



ABDELAZIZ
BARAKA SAKIN
*Le Messie du
Darfour*

ℷ

« Une superbe et provocante désinvolture. » Eglal Errera, *Le Monde des Livres*

« *Le Messie du Darfour* est tout à la fois chronique, conte et archive. » Stéphane Aubouard, *L'Humanité*

« Abdelaziz Baraka Sakin écrit avec une légèreté miraculeuse. Tragique et pourtant souriant, oui, c'est possible ! » *Le Canard Enchaîné*

« On plonge dans un monde violent et absurde où seul l'humour peut sauver l'humanité. » Nicolas Michel, *Jeune Afrique*

« Un roman épique, à la fois drôle et violent. » Gladys Marivat, *Le Monde Afrique*

« Un roman d'une vigueur enthousiasmante, plein de fantaisies et de tonalités variées pour pénétrer l'expérience humaine de l'intérieur d'un conflit aussi complexe que celui du Darfour. » Valérie Marin La Meslée, *Le Point Afrique*

« Une description courageuse et distanciée des années de guerre, où la prise de position est tout autant une voie de salut que l'apparition d'un nouveau messie. » Pierre Benetti, *En attendant Nadeau & Mediapart*

« Abdelaziz Baraka Sakin nous convie à une formidable épopée empreinte de magie, d'humour et de poésie dans un pays dévasté par la guerre. » *Amina*

« Une magnifique traversée épique, poétique, et parfois burlesque du Soudan contemporain. » Elara Bertho, *Diacritik*

« Une écriture incisive, une narration subtile et une érudition discrète. » Corinne Moncel, *Afrique Asie*

« Une fable épique et haute en couleur. » Marie Chaudey, *La Vie*

« Drôle et tragique à la fois, chacun en prend pour son grade. » *Livres Hebdo*



Culture
lire



« J'ai cette responsabilité, celle de parler des plus démunis, de décrire leurs souffrances, leur joie, et leurs travers »

Le Messie du Darfour

UN TRÉSOR POUR LE FUTUR

Pour son premier roman publié en français, *Le Messie du Darfour*, paru en 2016 aux éditions Zulma, **l'écrivain soudanais Abdelaziz Baraka Sakin nous convie à une formidable épopée empreinte de magie, d'humour et de poésie dans un pays dévasté par la guerre.**

Ses romans circulent clandestinement au Soudan, où son œuvre est très appréciée des lecteurs. Abdelaziz Baraka Sakin est un symbole de résistance pacifiste, un écrivain dont la plume décrit le quotidien des Soudanais et ses espoirs.

« Celui qu'on appelait le soi-disant prophète aurait ressuscité quarante personnes le vendredi précédent, il aurait donné vie à un joli corbeau, tout ce qu'il y a de plus vrai, à partir d'une simple plume à laquelle il aurait dit: « Vole » - et elle se serait envolée »

Le regard d'une douceure contagieuse, vêtu dans une traditionnelle chemise africaine, l'auteur raconte à travers cette métaphore extraite du roman « *Le Messie du Darfour* », l'espérance miraculeuse des peuples violentés par une situation politique instable sous-tendue par les conflits tribaux ou religieux.

Né en 1963 à Kassala au Soudan, il doit s'exiler avec sa femme et ses deux enfants, en 2012, en Autriche. Ses ennuis débutent, en 2005, avec la publication de ses livres. Le ministère de la

Culture confisque, alors, ses écrits, dont son roman « *Al-Jango* » (les clous de la terre) qui a reçu le prestigieux prix Tayeb Salih, à Khartoum. De même lors d'un festival de littérature en 2012, l'ensemble de ses livres est aussitôt saisi et détruit. Il est interpellé à trois reprises et mis sous surveillance militaire durant plusieurs mois, « j'ai été sommé de rédiger sous la menace une attestation dans laquelle je renonçais à écrire des romans. Pourtant, ce sont des histoires de fiction ! » Ses histoires dérangent et « *Le Messie du Darfour* » avec ses traits de lucidité mordante, d'absurdité face à une situation inextricable n'échappe pas à la censure: « je voulais dénoncer la violence, les tortures de la guerre du Darfour. Il y a eu des milliers de Soudanais qui ont été exécutés, autant jetés sur les routes, d'autres ont pris le maquis... personne ne parlait d'eux. Ce livre est la mémoire de l'agonie d'un peuple. » Issu d'une famille modeste, l'auteur a conscience de la responsabilité de l'écrivain dans la société: « ce n'était facile ni pour ma famille ni pour moi de faire des études et de devenir un écrivain. Aujourd'hui, j'ai cette responsabilité,

celle de parler des plus démunis, de décrire leurs souffrances, leur joie, et leurs travers. J'ai ce devoir et cette gratitude vis-à-vis d'eux. »

Son récit est riche de ses souvenirs d'enfant : « dans les années 1970, à chaque fois que l'on entendait la musique militaire à la radio, nous savions qu'il y avait un nouveau coup d'État. Nous avons vécu la guerre de l'armée gouvernementale contre le mouvement populaire des rebelles au sud du Soudan. Je me rappelle aussi, qu'un ami a été attrapé par les militaires. Il a dû combattre les rebelles du Sud. Il est mort là-bas... » Plus tard, jeune lycéen, il participera avec ses camarades aux manifestations contre le régime du général Gaafar Mohammed Nimeiry : « nous ne comprenions pas les tenants politiques, mais nous assistions désespérément à la pauvreté croissante de la population. Cela nous révoltait. »

Des amazones africaines puissantes et guerrières

La révolte se mêle au désir de vengeance et emporte les personnages dans des aventures captivantes. Abderahman est belle et intrépide « c'était la seule à Nyala et sans doute dans tout le Soudan à avoir un prénom d'homme et sa cicatrice à la joue, terrible signe de beauté », écrit l'auteur. Un prénom masculin comme un talisman protecteur contre les viols et les séquelles psychologiques qu'elle a subis de la part des janjawid, mercenaires cruels à la solde du gouvernement qui écumant le Darfour. Elle rencontre Shikiri, enrôlé de force dans l'armée avec son ami Ibrahim et sans plus attendre, « elle lui expliqua alors qu'elle avait attendu d'avoir un homme, un soldat courageux, qui la vengerait en tuant au moins dix janjawid, tandis qu'elle mangerait la foie cru de chacun d'entre eux », lit-on dans le récit. « Elle puise sa force dans sa féminité et dans sa masculinité, ce qui la rend singulière et plus puissante que les guerriers rebelles » confirme l'auteur.

L'écrivain fait la part belle aux femmes, à la fois résistantes, amazones africaines, émouvantes, sensuelles : « les femmes au Darfour travaillent et sont libres. Leur parole est entendue. Une femme au Soudan, avec une simple chanson peut déclarer une révolution, ou peut, mettre fin à une guerre. Sa parole est tellement puissante qu'elle impacte de manière favorable ou pas la réputation d'un homme. D'ailleurs, beaucoup désignent les enfants par leur filiation maternelle, en disant, « Ould flena » le fils d'une telle. » « Le Messie du Darfour » est un roman ponctué de contes où magie et sorcellerie jalonnent en filigrane le récit : « La population est sensible aux djinns, elle a la conviction qu'un homme peut se métamorphoser en un animal prédateur. L'imaginaire populaire est une forme d'échappatoire aux tourments de la pauvreté, des guerres... C'est un plaisir pour moi de conter à la façon de mes aïeux, ces histoires de loup garou, d'homme-

« J'écris pour expulser ma peur de la guerre »

lion, et de femme à tête de serpent.... c'est aussi mettre un peu d'humour dans des situations dramatiques ».

Emporté dans le roman, le lecteur se trouve perdu dans une spirale où l'unité de temps ressemble à un sablier tourmenté : « ce qui importe pour moi dans l'écriture d'un roman, ce n'est pas l'histoire en elle-même, mais l'art de l'écrire et la façon de la réciter. La structure de l'histoire est plus importante que le noyau. C'est ce qui donne au roman cet anachronisme qui participe, en effet à un réexamen du temps et donne une dimension singulière aux personnages. »

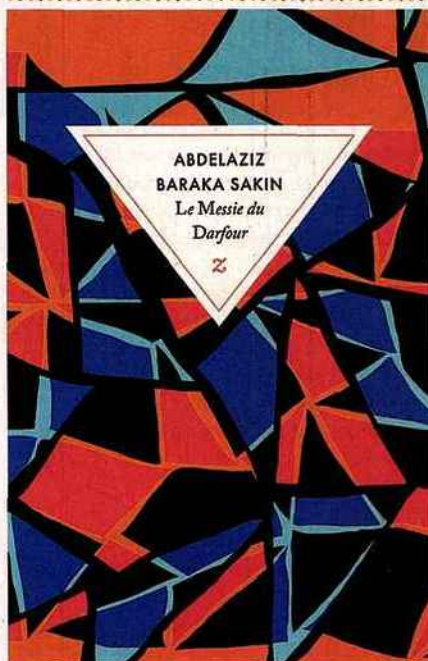
Arrivé à ce terme de l'histoire, vous vous poserez la question inéluctable, mais qui est ce Messie du Darfour qui comme celui des Evangiles peut se targuer d'avoir des parents prénommés Marie et Joseph ? « Au Soudan, Jésus fait partie de notre tradition, il est le sauveur. Dans un monde d'injustices, chaque guerre appelle son Messie, il y a des faux Messie, des faux prophètes mais, celui-ci porte le nom de Jésus et il semble être l'incarnation de Jésus de Nazareth... » précise l'auteur, et d'ajouter « ce qui se passe au Darfour est apocalyptique, ce n'est pas n'importe quel sauveur qui pourra apporter l'espoir d'une vie meilleure, il faut que

ce soit le vrai Messie. Certains profitent de la foi du peuple pour s'ériger comme le vrai Messie. Actuellement, il y a un va-t-en-guerre belliqueux qui se fait appeler le Messie du Darfour, et qui est à l'opposé du Jésus du Darfour du roman. » À demi-mot l'auteur dénonce les exactions du président actuel du Soudan, Omar el-Béchir qu'il accuse : « d'une responsabilité criminelle ». Pour l'auteur, la notion de responsabilité est importante dans le roman comme dans la vie.

« À chacun sa croix » entre deux coups de rabot, les charpentiers s'apprentent à ériger les croix sur lesquelles seront crucifiés le Messie et ses disciples, et repoussent l'idée de leur responsabilité comme le font les soldats de l'armée, ou encore leur chef militaire... La question de l'éthique de la responsabilité est majeure : « Dans la guerre du Darfour, l'armée soudanaise et les mercenaires tuent et veulent faire croire que la responsabilité de ces actes incombe aux Américains, à Israël... Ils accrochent leurs crimes odieux sur les patères d'autres pays, en disant que ce sont eux qui tirent les ficelles, qu'ils provoquent les conflits par le biais de leurs espions... Tout cela pour s'extraire de leur responsabilité, mais ce sont eux les criminels ! »

Les ravages psychologiques sont très présents comme ceux résultant de l'extermination en masse des fous, jugés trop dangereux pour le gouvernement. Des stratégies arachnides afin de semer la discorde entre les tribus : « le représentant du gouvernement leur donna des armes et leur demanda de se défendre contre les exactions des tribus noires. Les Bédouins lui demandèrent : - Mais qui sont ces Noirs ? Il leur expliqua qui étaient les Noirs, ce qui les rendit confus car tous les adjectifs utilisés correspondaient à chacun d'entre-eux... » écrit l'auteur qui dénonce, également, une autre stratégie de guerre, celle de la faim : « elle a un impact aussi sur l'économie du pays, axée sur l'achat des armes au détriment de la population. » Une paupérisation croissante de la population qui n'a plus les moyens de subsister ou de se soigner, selon l'écrivain, à laquelle viennent se greffer des conflits religieux : « la religion est majoritairement musulmane au nord du Soudan tandis qu'au sud vivent des communautés chrétiennes. Le gouvernement a trouvé-là un prétexte pour accuser les sudistes de mettre en péril la sécurité nationale. C'est leur djihad. Mais aujourd'hui, la guerre s'est étendue au sein même des communautés musulmanes. »

Pourtant, il est une figure christique, universelle, qui par la grâce de la parole et du geste va rassembler dans une procession miraculeuse les peuples. Il annonce que tout ce qui aura été détruit, fauché, massacré, ressuscitera... un trésor pour le futur, un rêve pour certains, un balbutiement d'espoir pour d'autres. Quant à l'auteur, il répond mi-figue mi-raisin : « ce rêve va se réaliser... un jour ! Le seul qui soit capable de répondre à cette question, c'est Jésus, Le Messie du Darfour... » ●



10 juin 2016

AVANT-
CRITIQUES
RENTREE LITTÉRAIRE

Un amour contrarié

18 août > ROMAN Soudan

A lire *Le Messie du Darfour*, premier roman d'**Abdelaziz Baraka Sakin** traduit en français, on comprend pourquoi il a fait scandale au Soudan dès sa publication et son succès, en 2012. Et pourquoi l'auteur a dû s'exiler en Autriche, où il a obtenu l'asile politique.

Sur fond de guerre civile interraciale, interethnique, interconfessionnelle (l'une des constantes de l'histoire du pays depuis qu'il existe), d'un trafic d'esclaves noirs par les Arabes qui n'a jamais vraiment cessé, le livre tente de raconter une histoire d'amour déjantée entre Shikiri Toto Kuwa, un jeune gars du Darfour « recruté » par l'armée gouvernementale, qui deviendra chef d'un bataillon de Tora Bora, des rebelles, et « la seule fille du pays à s'appeler *Abderhaman* », une orpheline réfugiée, adoptée par Tante Khariffiya, une brave marchande de légumes de Nyala, la grosse ville du coin. Violée par des soldats, elle ne rêve que de se venger, et, redoutable passionaria de la rébellion, n'aura pas de répit avant d'avoir massacré au moins dix de ses tortionnaires, ou de leurs semblables, les affreux *janjawids*, miliciens gardes-frontières. Leur torride amour est sans cesse perturbé par les circonstances, des histoires adventices qui se glissent comme dans les *Mille et une nuits*, et aussi l'arrivée d'un prophète, ou d'un derviche, qui se proclame le Messie, et délivre des prêches particulièrement abscons.

Le roman est drôle et tragique à la fois, enlevé, très oriental, chacun en prend pour son grade. Il a aussi le mérite de nous rappeler que le Soudan, même coupé en deux Etats, est toujours plus ou moins en guerre, même s'il ne fait plus la une des journaux. J.-C. P.

<http://www.cerf.fr/ouvrage/9782843047754>

ABDELAZIZ
BARAKA SAKIN
Le Messie du Darfour

ZULMA

TRADUIT DE L'ARABE SOUDANIS

PAR XAVIER LUFFIN

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 20 EUROS / 25€ P.

ISBN : 978-2-84304-775-4



Le Monde DES LIVRES

Eglal Errera, 01 décembre 2016

Sauvage vitalité du Darfour

Fable cruelle sur la guerre des années 2000, « Le Messie du Darfour » a valu l'exil à son auteur, le Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin

EGLAGL ERRERA

Tous les chagrins sont supportables si l'on en fait un conte ou si on les raconte», disait Karen Blixen (1885-1962). Elle ajoutait : « Je sens qu'il y a dans la vie une imagination infinie, véritablement inouïe. » Rien ne peut mieux s'accorder au travail du romancier Abdelaziz Baraka Sakin (né en 1963), nouvelle voix arabe venue du Soudan, via l'Autriche, sa terre d'exil. Les faits qu'il relate sont d'une cruauté effroyable et leur lecture serait proprement insoutenable, n'étaient la vitalité et la singularité de ses personnages,

la liberté, voire la légèreté du ton, d'une superbe et provocante désinvolture.

L'intrigue se déroule dans le désert du Darfour, dans l'ouest du Soudan, au cours des années 2000, lors de la guerre qui oppose le gouvernement de Khartoum aux rebelles du Front de libération du Darfour et qui a fait jusqu'à nos jours plus de 200 000 morts. Plus précisément, elle met en scène les massacres perpétrés par les milices janjawids, hordes recrutées et armées par Khartoum pour mater les insurgés.

Qui sont les criminels ? Telle est la question lancinante de ce texte. Celui qui égorge l'enfant et fait rouler sa tête aux pieds de sa mère avant de la violer – le janjawid ? Celui qui arme la main qui égorge et donne l'ordre de tuer – le politicien de Khartoum ? Ce-

lui qui lui obéit et veut ignorer pourquoi il tue – le soldat de l'armée soudanaise ? Celui qui laisse faire – la lointaine grande puissance exclusivement concernée par ses intérêts stratégiques ou économiques ? « Les responsables sont en Europe », déclare Abdelaziz Baraka Sakin au « Monde des livres », les autres sont des marionnettistes, ni les fils qu'ils manipulent. La cible que je veux atteindre, ce sont les couches médianes de la société soudanaise qui ont le pouvoir de régler le conflit. Je suis à la fois la voix des victimes et celle des tueurs pour dire ce qu'il en est à ceux qui peuvent agir. »

Déroutante Abderahman

Avec pour cadre ce désert qui « s'insinue dans l'être comme le serpent des légendes », *Le Messie*

du Darfour est une allégorie du vain combat contre les forces du mal. Il met en scène le duel à mort entre des janjawids et une de leur victime, une jeune fille de 17 ans dont la détermination à se venger est aussi féroce que la leur à massacrer. Au mal absolu, incarné par les janjawids, auxquels l'auteur n'accorde aucune once d'humanité, s'oppose la vitalité de celle qui, détruite de l'intérieur, va vers l'annihilation absolue. Déroutante Abderahman au corps supplicie, qui rit en apercevant le sexe rabougri du colosse, janjawid auquel elle se donne pour mieux l'assassiner. « Abderahman est une femme libre et heureuse », affirme Abdelaziz Baraka Sakin, en éclatant de rire devant l'incrédulité de ses interlocuteurs. Et lui, qu'éprouvait-il en écrivant ce livre si empli de sau-

vagerie ? *J'étais heureux*, dit-il. *Heureux comme Dieu quand il a créé Satan.* »

Le Messie du Darfour a été censuré après avoir reçu en 2009 la

plus importante distinction littéraire du Soudan. Abdelaziz Baraka Sakin a été arrêté, tous ses livres détruits. On lui a fait jurer de ne plus écrire. « J'ai juré, dit-il en riant encore, et j'ai pris l'avion pour Le Caire, puis pour Vienne. » Et maintenant, vivre et écrire sans se retourner ou bien songer à revenir un jour au Soudan ? L'éclat des yeux légèrement voilé,

LE MESSIE DU DARFOUR (Massih Darfour), D'Abdelaziz Baraka Sakin, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, Zulma, 204 p., 18 €.

la main posée bien à plat sur la table, la voix se fait un peu rauque : « Rentrer, c'est ce que je désire le plus au monde. » Là, on ne rit plus du tout. ■



Culture & Savoirs Le rendez-vous des livres



UNE RÉFUGIÉE DANS LE CAMP D'AM NABAK, FUYANT LA VIOLENCE AU DARFOUR. PHOTO JENNY MATTHEWS/PANOS/REA

LITTÉRATURE

Voyage au bout de l'absurde

Dans *le Messie du Darfour*, l'écrivain soudanais Abdelaziz Baraka Sakin peint un tableau drôle et effroyable de cette région martyre de l'ouest du Soudan en guerre depuis 2003.



LE MESSIE DU DARFOUR, d'Abdelaziz Baraka Sakin, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin.

Editions Zulma, 204 pages, 18 euros.

L' enfance éternelle qui anime le visage de l'écrivain soudanais Abdelaziz Baraka Sakin se niche dans son regard. Deux billes de caoutchouc qui bondissent comme autant de grigris répondant au chant des kalachnikovs. Dans *le Messie du Darfour*, le romancier, né en 1963, réussit la prouesse de peindre l'absurde et l'horreur d'une guerre sans fin avec humour et légèreté. Il faut dire que le bonhomme, originaire de cette région de l'ouest du Soudan en proie à une guerre civile qui, depuis 2003, a fait quelque 300 000 morts, a plus d'une fois fait la nique à la mort... et au régime du maréchal-président Omar Al Bachir. En 2009, en pleine foire du livre de Khartoum, la police fait saisir et détruire ses livres alors qu'il vient de recevoir le prestigieux prix Tayeb-Salih, du nom du grand écrivain soudanais auteur de *Saison de la migration vers le nord*. Sentant le vent tourner, c'est vers le nord, justement, que Baraka Sakin décide de migrer. L'Autriche sera sa terre d'accueil.

Les janjawids, ces hommes étranges et cruels

En 2012, il y écrit *le Messie du Darfour* en arabe, sa seule langue d'écriture. « *En plusieurs arabes en vérité* », précise l'écrivain, « *pour que les lecteurs arabophones reconnaissent les particularismes des dialectes de chacune des tribus du Darfour* », confie-t-il à *l'Humanité*. Dans sa version française, cet insaisissable humour de langage se retrouve au fil d'un récit aux apparences légères. *Le Messie du Darfour* est tout à la fois chronique, conte et archive. Ici, la région est traversée par des groupes armés assoiffés

de pouvoir, des femmes folles à raison et un Messie nommé Jésus entraînant derrière lui des assoiffés d'es-pérance. Au Darfour, ce n'est certes pas la première fois qu'un « Mahdi » se déclare, mais celui-là a ceci de particulier que devant l'absurde de la vie il promet... la Beauté. Un projet que le régime de Khartoum ne peut accepter. Les janjawids, que les médias occidentaux aimaient à décrire comme des « *chevaliers du diable* », sont envoyés pour l'éliminer lui et ses disciples. Ces hommes étranges et cruels y sont dépeints avec précision : « *Leurs habits étaient sales, trempés de sueur et couverts de poussière, leurs cheveux étaient épais et sentaient à la fois le désert et l'exil (...). On les reconnaissait aussi à leur langue, le dajar, qui est l'arabe parlé au Niger ou quelque part dans l'ouest du Sahara (...)* une seule passion les animait, un être aux longues pattes et au dos solide, à propos duquel ils déclamaient de la poésie, leur seigneur et leur serf : le chameau. »

Par un tour de passe-passe, l'auteur oppose à la barbarie une femme au nom masculin : Abdelrahman, dont le corps violé à multiples reprises devient le symbole même de cette terre martyrisée. La jeune fille n'a qu'un seul but : égorger les janjawids qui l'ont violée et vivre l'aventure. Sa tante qui, un lendemain de malheur, l'avait hébergée, a décidé de rejoindre le Messie du Darfour. Le féminin douloureux inspire le roman : « *J'ai passé plusieurs semaines dans le Darfour en pleine guerre* », se souvient Abdelaziz, « *une femme était sous un arbre à donner des bonbons... mais uniquement à des garçons de 6 ou 7 ans. Un jour, je lui ai demandé pourquoi elle n'en donnait pas aux autres. La femme m'a répondu que c'était en hommage à son petit garçon décapité par les janjawids... c'est en mémoire de sa douleur que j'ai écrit ce livre...* »

STÉPHANE AUBOARD



Frédéric Pages, 31 août 2016

La paix ? Des clous !

Le messie du Darfour

d'Abdelaziz Baraka Sakin
(Zulma)

« **J**E suis musulman comme toi. Mais tu es un nègre, et la place d'un nègre est au marché. » Voilà, résumé en quelques mots, le malheur du Soudan et du Darfour, ravagés par une quête identitaire absurde. Qui est arabe, qui est « noir » ? Depuis Khartoum, le pouvoir manipule les tribus, arme ses milices, comme ces sanguinaires janjawids, dont Abderahman – une fille, malgré son prénom – a décidé de se venger en tuant au moins dix d'entre eux. Tombée amoureuse de Shikiri Toto Kuwa (« *C'était la première fois qu'elle faisait l'amour de son plein gré* »), elle devient une femme soldat redoutée, habile à dézinguer ses violeurs.

Toutes ces joyeusetés, Abdelaziz Baraka Sakin les connaît de près. Réfugié en

Autriche, il a trouvé la bonne distance pour les raconter, dans ce premier roman puissant, traduit en français, écrit avec une légèreté miraculeuse. Tragique et pourtant souriant, oui, c'est possible !

A la fin, c'est un innocent qui paye, un paisible messie, dont le grand tort est d'être issu d'origines mêlées, arabe et « noire ». Accourus de tout le pays, ses disciples ignorent les distinctions ethniques officielles. Qu'ils crèvent ! Contre eux est envoyée une armée entière, accompagnée d'une cohorte de charpentiers. Mission : crucifier sur de vraies croix en bois rouge ces empêcheurs de massacrer en rond. Qui processionnent en chantant vers leur martyr. « Baraka » Sakin, comme son nom l'indique, a eu plus de chance.

F. P.

● 208 p., 18 €. Traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin.

LITTÉRATURE

Rire au pays des Janjawid

Avec *Le Messie du Darfour*, son premier roman publié en français, le Soudanais **Abdelaziz Baraka Sakin** nous plonge dans un monde violent et absurde où seul l'humour peut sauver l'humanité.

Le rire est le salut de l'homme. S'il fallait tirer une morale du *Messie du Darfour*, premier roman traduit en français d'Abdelaziz Baraka Sakin, ce serait bien celle-là. À vrai dire, la situation politique qui prévaut au Soudan n'a guère les accents d'une comédie : un président poursuivi par la Cour pénale internationale (CPI) pour crime contre l'humanité, plusieurs conflits régionaux, un calme précaire à la frontière sud-soudanaise... Pourtant, le romancier en exil depuis trois ans n'a pas souhaité se laisser aller à une complainte macabre d'où toute lueur serait bannie. « Si j'utilise l'humour, c'est parce que écrire un roman est un acte artistique qui n'a rien à voir avec un rapport officiel ou un reportage, dit-il. L'humour est un outil d'auteur présent dans la plupart de mes livres. C'est ma façon de mettre le malheur à distance et de laisser filtrer une lueur d'espoir. » Ainsi, quand, juste après son mariage avec le soldat Shikiri, la jeune, belle et courageuse Abderahman – oui, elle porte un prénom masculin – adresse une requête à son mari, cette dernière a de quoi surprendre. « Elle lui expliqua alors qu'elle avait attendu d'avoir un homme, un soldat courageux, qui la vengerait en tuant au moins dix janjawid, tandis qu'elle mangerait le foie cru de chacun d'entre eux », écrit Baraka Sakin.

Les Janjawid, cruelles milices du Darfour connues pour d'innombrables massacres, viols et déportations, font d'ailleurs tout au long du livre l'objet de moqueries sans doute thérapeutiques. Comique de répétition, un dicton revient en boucle : « Il est plus facile de faire passer un chameau par le chas d'une aiguille que de faire entrer un Janjawid au royaume de Dieu. » « Je pense que l'humain est par nature joyeux, c'est le poids de la vie qui peut venir à bout de cette joie intérieure », confie Abdelaziz Baraka Sakin, qui reconnaît avoir été influencé par l'absurde des pièces d'Eugène Ionesco et d'Arthur Adamov, ainsi que par le surréalisme précurseur de Guillaume Apollinaire. La violence et l'absurde, le cocktail est explosif. Ajoutez à cela un vrai talent de conteur et vous obtiendrez *Le Messie du*

Darfour, récit d'amour et d'aventure, de guerre et d'amitié, de religion et de sexe. Inclassable. Séduisant.

ANALPHABÈTE. Œil pétillant, barbe poivre et sel, Abdelaziz Baraka Sakin est installé depuis trois ans dans un petit village d'Autriche. Issu d'une famille très pauvre, il est né à Kassala en 1963, une petite ville du nord-est du pays surplombée par les montagnes Taka. C'est là qu'il a

Aux marges des trottoirs, publié par le ministère de la Culture, a été interdit... par ce même ministère !

grandi, aidant sa mère aux champs, travaillant comme maçon, vendant de menus objets. « Dans ma famille, tout le monde était analphabète, à part mon grand frère, qui m'a donné le goût de la lecture, raconte le romancier. Il avait beaucoup de livres dans sa chambre, et l'un d'eux a changé ma perception des choses : les histoires terrifiantes d'Edgar Allan Poe. À 13 ans, j'ai voulu faire comme lui. » Il se lança donc et obtint son premier succès avec *Sur les eaux du fleuve*, un texte qui ne serait jamais publié mais qui impressionnerait son

professeur. « Il m'a encouragé à continuer et m'a fait passer dans chaque classe pour en lire des extraits », se souvient Sakin.

Khashm Al Girba, Al Qadarif, Halfa El Jadida, puis l'Égypte : tout au long de son parcours scolaire, le jeune homme dévore les livres mis à sa disposition dans les bibliothèques publiques. Il y a là Khalil Gibran et Adonis, Naguib Mahfouz et Chinua Achebe, et son compatriote Tayeb Salih, bien entendu. S'il songe un instant à s'inscrire à l'Institut de musique et de théâtre du Soudan, il y renonce assez vite pour embrasser des études de commerce. « L'idée d'étudier le théâtre était mal considérée dans la famille, dit-il. La pression sociale m'a poussé vers des études plus concrètes, mais j'ai aussi fait le choix, personnel, de m'orienter vers un domaine qui me donnerait un métier rapidement. » Après avoir écumé les bibliothèques égyptiennes pendant sept ans, il rentre au Soudan et obtient un premier poste au service des impôts. « Un

ou deux jours après, on m'a demandé de participer à un entraînement dans la défense populaire, tient-il à raconter. J'ai refusé en disant que j'étais civil et pacifiste. Pour me convaincre, on m'a demandé ce que je ferais si j'étais attaqué. J'ai dit que je m'enfuirais avec mes enfants et que, si j'étais tué, je ferais partie des victimes civiles... » Cette courte carrière sera suivie d'une non moins courte carrière de professeur d'anglais à Khashm Al Girba. Accusé – à tort – d'avoir participé à une manifestation, il perd de nouveau son travail et



« Passer la nuit dans le désert, loin de chez soi, ne ressemble rien tant qu'au néant. Pour un soldat, le désert est synonyme de mort, car un soldat n'est pas un révolutionnaire qui se bat pour une

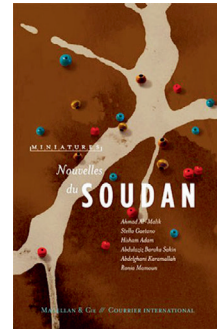
cause nationale contre un ennemi étranger ou de l'intérieur, une cause à laquelle il croit, non ici il s'agit du simple soldat obligé d'aller se battre, dont le sang sert à régler les comptes et les ambitions des politiciens, même s'il doit combattre les membres de sa propre tribu ou de sa famille, les gens de son village, comme cet homme qui avait passé trente années à se battre sans jamais savoir qui il était en train de tuer ni même qui allait finir par le tuer à son tour. Ibrahim Kidir se moquait sans cesse de ces soldats qu'on appelait martyrs, de ces héros qui avaient voué leur vie à combattre leurs frères de sang. »



Le Messie du Darfour, d'Abdelaziz Baraka Sakin, Zulma, 210 pages, 18 euros



◀ « Au Soudan, on ne peut pas aborder la question du Darfour », soutient le romancier.



Nouvelles du Soudan, Magellan & Cie/Courrier international, 94 pages, 12 euros

CYRILLE CHOUPIAS POUR IA

survit comme maçon tandis que les coups d'État se succèdent au Soudan (Souwar al-Dahab en 1985, Omar el-Béehir en 1989...). Il sera ensuite enseignant dans un camp de réfugiés érythréens, *sponsorship manager* pendant cinq ans pour Plan Sudan, avant de s'impliquer au Darfour, au début des années 2000, avec l'Unicef et Save the Children.

Son premier livre, *Les Meules*, paraît en 2000, édité en Syrie par Dar Sherif - il s'agit pour partie d'échapper à la censure, mais surtout d'avoir accès à des infrastructures d'édition moins rudimentaires qu'au pays. « Le livre a eu du succès au Soudan, des échos dans la presse et ne s'est pas heurté à la censure », note Baraka Sakin. Puis les titres s'enchaînent, romans et nouvelles publiés pour la plupart à l'extérieur du pays et notamment en Égypte. En 2005, le recueil *Aux marges des trottoirs*, publié sous l'égide du ministère de la Culture soudanais, est interdit... par le même ministère de la Culture. Pour un auteur qui admire les écrivains de l'absurde, c'est un comble ! En 2009, rebelote, mais il n'y a pas de quoi rire. Le roman *Jango*, publié

par la maison indépendante Abdelkarim Al Mirghani, obtient le prestigieux prix Tayeb-Salih mais est censuré par le ministère, des exemplaires sont confisqués et brûlés. « Cette fois, j'ai eu peur, je me suis senti visé par ce meurtre symbolique, se souvient Sakin. Même si les livres confisqués à l'aéroport, qui représentaient une lourde perte pour l'éditeur, se sont ironiquement retrouvés sur les marchés par la suite - quelques personnes ayant profité de l'aubaine... »

SEXE. *Le Messie du Darfour*, avec son ironie mordante, ses scènes de sexe et la façon dont il tourne en dérision l'armée et le gouvernement, donne quelques indications quant à l'origine probable du déplaisir du prince. « On imagine souvent que l'interdiction est due à la sexualité, mais alors il faudrait interdire tout l'héritage littéraire arabe, les livres de Tayeb Salih au premier rang, mais aussi *Les Mille et Une Nuits* et l'ensemble des romans occidentaux, dont *L'Amant de Lady Chatterley*, glisse l'auteur. Non, la raison est strictement politique, on ne

peut pas aborder la question du Darfour, on ne peut même pas écrire de la fiction sur le Darfour. » Arrêté plusieurs fois pour des périodes assez courtes, Sakin résistera un moment avant de jeter l'éponge. L'élément déclencheur de l'exil, ce sera ce document qu'on lui demandera de signer dans lequel il s'engageait à ne plus jamais écrire. À contrecœur, il partira d'abord en Égypte, puis rejoindra l'Autriche, qui l'accueillera avec sa femme et ses deux enfants.

Il ne se plaint pas, même si trouver un travail est difficile et qu'il préférerait « la pauvreté à l'exil ». Son humour en bandoulière comme unique cartoucière, il continue d'écrire - des textes pour enfants, un roman sur la question des migrants en Autriche, un autre sur la culture nubienne. Économe de ses mots, il réserve quelques boulets rouges au président Omar el-Béehir. « C'est un criminel de guerre qui doit être considéré comme tel, affirme-t-il. Il a personnellement du sang sur les mains puisqu'il a tué dans le Soudan du Sud, mais il est aussi responsable de crimes contre l'humanité au Darfour et dans d'autres régions du pays comme les monts Nouba et la province du Nil Bleu. C'est aussi un voleur qui a permis à sa famille d'amasser une fortune colossale. Et un homme politique qui a confisqué la démocratie en détruisant le lien social et le multiculturalisme de la société soudanaise. » Peut-on vraiment en rire ? À sa manière, Abdelaziz Baraka Sakin démontre que nous n'avons pas le choix. C'est une question de survie. ●

NICOLAS MICHEL

Damien Aubel, novembre 2016





CULTURE livres

Et soudain son pays, le Soudan, se soulève

En exil, le romancier Abdelaziz Baraka Sakin raconte l'absurde chaos des guerres dans son dernier ouvrage. Avec un humour salvateur.

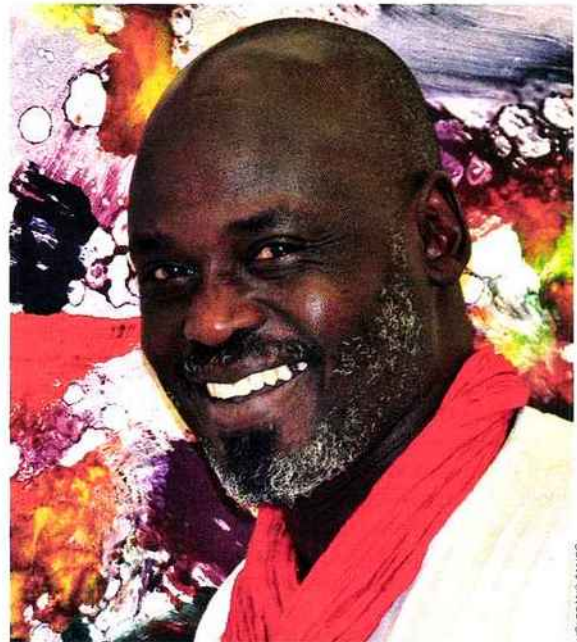
roman

Qui s'intéresse encore aux guerres civiles qui déchirent le Soudan depuis des lustres ? Trop compliqué, trop lointain... Et pourtant des milliers de Soudanais arrivent aujourd'hui en France, échouant à Calais et ailleurs. Pour comprendre un peu de leur histoire, il faut lire le roman d'Abdelaziz Baraka Sakin, *le Messie du Darfour*, fable épique et haute en couleur d'une jeune guerrière qui cherche à se venger des terribles milices Janjawid. Avec l'humour absurde, la fantaisie et la poésie pour seules armes, le romancier soudanais prend le contre-pied des clichés sur la guerre affaire d'hommes : son héroïne est une jeune femme intrépide, et le seul horizon pacifique au cœur du chaos se dessine sur les pas d'un prophète original, mi-Jésus mi-Bouddha – « une métaphore de la démocratie » que l'écrivain appelle de ses vœux, dans un pays déchiré par plus d'un demi-siècle de massacres et empoisonné par les manœuvres des Frères musulmans.



À LIRE 

 **Le Messie du Darfour,**
Abdelaziz Baraka Sakin,
Zulma, 18 €.



WOLFFRANG TAJEUF

« POLITIQUES » ET « IMPORTÉS »

« Tous mes romans traitent de la guerre, explique le romancier. *J'ai besoin d'exorciser ma peur, comme tous les humains qui se sont retrouvés pris à ce piège. Le gouvernement de Khartoum veut faire croire à un combat identitaire entre Arabes et non-Arabes. Au Soudan aujourd'hui, tout le monde s'affiche en descendant du prophète Mahomet ! J'appelle cela des "Arabes politiques", lesquels sont manipulés pour faire changer la démographie de certaines zones riches en minerais. Avec l'aide des "Arabes importés", les fameux mercenaires Janjawid qui sèment la terreur.* » En visite à Paris, Abdelaziz Baraka Sakin a l'accent tranchant de ceux qui n'ont plus rien à perdre.


Né en 1963, il a grandi dans l'est du Soudan, au sein d'un pays gangrené par une première guerre civile. Il est l'héritier d'une tribu nomade venue du Tchad, qui combattit avec succès le colonisateur français ; son grand-père se sédentarisa après

avoir effectué le traditionnel pèlerinage à La Mecque. Mais Abdelaziz, lui, avoue sa rupture avec la religion de ses ancêtres : « *J'ai cessé d'être musulman à 23 ans, écœuré par la violence que le Coran inspire. J'ai beaucoup lu les textes sacrés, étudié le christianisme et le bouddhisme, pour en retenir la morale pacifiste.* » Celui qui se considère comme un fervent humaniste a prénommé son fils cadet Gandhi.

GLAIVE ET BOUCLIER

La littérature est devenue à la fois son bouclier et son glaive. Fasciné très jeune à la lecture du géant américain Edgar Allan Poe, il a été un auteur précoce, est passé par de nombreux petits métiers pour survivre tout en écrivant. Sa liberté de ton en a fait une victime de la censure, dans un Soudan étouffé par la morale islamiste. Abdelaziz Baraka Sakin s'est retrouvé plusieurs fois emprisonné et molesté, ses livres ont été saisis et brûlés. Il a tout supporté

jusqu'au jour où on lui a fait signer sous la contrainte un engagement à ne plus écrire une seule ligne. Il s'est alors résigné à l'exil.

Réfugié depuis 2013 en Autriche, le romancier n'a pas de mots assez durs pour qualifier l'homme fort de Khartoum, Omar el-Bechir, celui « *qui a confisqué la démocratie* », un « *voleur et corrompu* », un « *dictateur sanguinaire et criminel de guerre* » – accusé, il est vrai, de crime contre l'humanité et de génocide au Darfour par la Cour pénale internationale. Mais Sakin ne ménage pas non plus les Nations unies, incapables de protéger les populations (250000 morts), sans parler de l'Union européenne, dont les subsides pour stopper l'immigration, affirme-t-il, sont utilisés à importer des armes qui vont aux milices Janjawid... Triste paysage, et constat douloureux pour l'écrivain qui déplore trois ou quatre générations perdues. « *L'Afrique est ma terre* », dit celui qui espère retourner y vivre. En Tanzanie, peut-être.  MARIE CHAUDEY



Roman Rencontre avec Abdelaziz Baraka Sakin, la révélation soudanaise de cette rentrée littéraire, dont les Éditions Zulma publient le premier livre en français.

L'écrivain qu'on attendait

Par Corinne Moncel (*)

Écriture incisive, narration subtile, érudition discrète. Le premier livre d'Abdelaziz Baraka Sakin traduit en français – il en a déjà écrit 16 en arabe – est une révélation. L'histoire croisée de Soudanais dont le destin sera à jamais lié à la guerre Ibrahim et Shikiri, enrôlés de force adolescents dans l'armée, Abderahman, jeune villageoise survivante d'un massacre orchestré par des Janjawids, et animée par la seule vengeance, Jésus, le messie de plus en plus populaire que craignent les autorités. Un roman, rien qu'un roman, sur une réalité qu'Abdelaziz Baraka Sakin, qui se revendique avant tout écrivain pacifiste, n'entend pas laisser aux seuls idéologues. Ni au Darfour, ni partout ailleurs. Est-ce pour cela que les autorités de son pays ont fait saisir tous ses livres, publiés en Égypte et en Syrie, après qu'il eut reçu à Khartoum le prestigieux prix Tayeb-Salih, du nom de l'un des plus grands écrivains du Soudan ?

■ Pourquoi était-il important de faire une œuvre de fiction sur la guerre au Darfour ?
□ Ce n'était pas un choix nécessaire, j'aurais pu écrire sur autre chose que sur les événements au Darfour. C'est le hasard qui m'a conduit à faire ce choix, comme il me guide

en général dans le travail d'écriture, de façon consciente ou inconsciente. Mais le hasard n'est jamais totalement le hasard. J'ai travaillé au Darfour pour l'Unicef et l'ONG Save the Children sur un programme d'éducation aux droits de l'enfant et au droit humanitaire international qui visait les belligérants, rebelles comme soldats du gouvernement. J'étais au plus près de la guerre, j'ai vu les souffrances infligées sur la population.

■ Les scènes de violence sont terribles... En avez-vous été témoin directement ?
□ J'ai même vu des choses plus cruelles encore. Cependant, tout ce que j'ai écrit est le produit de mon imagination. Je ne décris pas des faits dont j'ai été le témoin en particulier, mais les scènes imaginées pourraient parfaitement correspondre à la réalité.

■ Vous avez mis plusieurs années à écrire ce livre. Est-ce parce que cela a été douloureux ?
□ C'est surtout parce que j'attache beaucoup d'importance à la forme. Pour moi, elle est plus importante que le sujet. Écrire un roman doit être une opération compliquée, qui demande du temps. Si l'écriture est trop facile, je préfère m'arrêter, car une écriture simple donne un résultat simple. Au contraire, quand l'écrivain a des difficultés à relier les

événements, à superposer des formes, cela donne une histoire renforcée. Par exemple, vous voulez écrire une histoire d'amour. Le scénario le plus simple consiste à faire se rencontrer deux personnes non mariées. Mais vous pouvez ajouter des éléments de difficulté : l'un est marié, l'autre pas, l'un a des enfants, l'autre une famille étouffante. L'histoire produite devient très riche, mais elle demande plus de temps dans sa construction.

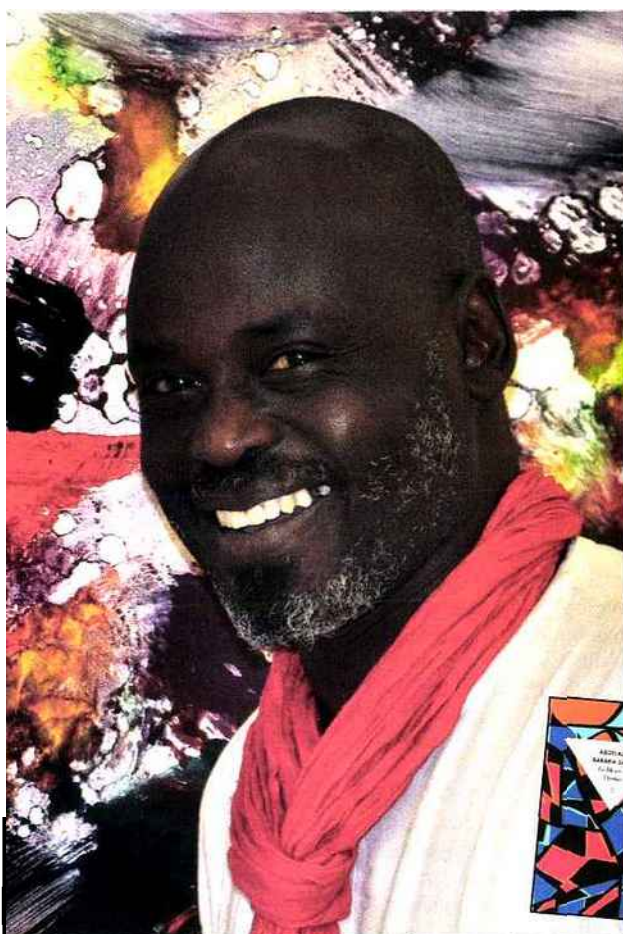
■ Le livre est à la fois très romanesque et très « pédagogique ». On y apprend beaucoup sur l'esclavage, le racisme, l'instrumentalisation des communautés, l'art de la guerre...
□ Être écrivain aujourd'hui demande presque d'effectuer un travail de recherche académique sur l'histoire, la psychologie, la politique. L'auteur se donne ainsi des outils concrets qui guident son imagination. Sur le Darfour, ces outils ont été ma présence sur le terrain et un gros travail de recherche, notamment sur les anciens royaumes et l'esclavage. J'ai lu énormément de traités internationaux qui ont interdit la pratique esclavagiste et les débats autour.

■ Vous évoquez en quelques lignes, parfois seulement quelques mots, la dimension internationale du conflit.

□ C'est volontaire. Je m'inspire des techniques du cinéma et du théâtre. Je montre la scène, ici par l'écriture. Le spectateur – le lecteur – en a juste la perception. L'écrivain n'a pas à répondre aux questions que celui-ci se pose quand il voit cette scène, il n'a pas à lui donner d'explications. C'est à lui de faire le reste du travail.

■ Vous avez des pages sévères sur l'Onu, les organisations et observateurs internationaux, d'Afrique et d'ailleurs, qui ne cherchent pas à faire cesser le conflit...
□ Toutes ces organisations internationales ne font strictement rien. Je l'ai vu lorsque je travaillais pour ce programme de formation. Elles sont bien présentes, observent, produisent des rapports mais ne protègent pas les civils. Au contraire, elles ont besoin d'une protection ! J'en veux particulièrement à l'Union africaine qui est censée protéger la population, mais ne fait rien de tel. Sa représentation au Darfour est corrompue, et il y a eu des cas avérés de corruption au plus haut niveau. L'Union africaine collabore avec le gouvernement, qui soutient les tueurs janjawids.

■ Les femmes ont un rôle central dans votre livre et, en même temps, vous donnez un prénom masculin à votre héroïne. Pourquoi ?



Photos : D. R.

Abdelaziz Baraka Sakin a déjà écrit 16 livres, tous interdits au Soudan.

□ Les femmes ont toujours eu des personnalités fortes et des rôles très importants dans tous mes livres, pas seulement dans *Le Messie*. Cela vient de ma mère. J'ai été très influencé par elle. Elle m'a élevé seule, a toujours tout fait seule, c'était une battante. Par ailleurs, je ne dirais pas que j'ai donné un prénom à mon héroïne, mais plutôt qu'elle a choisi son propre nom, masculin. C'est une façon pour elle de se battre contre la masculinité. Toute la souffrance au Darfour : les viols, la destruction, la violence, sa propre souffrance,

provient des hommes. En portant un prénom qui leur appartient, elle fait acte de vengeance symbolique. Mais, au-delà de la symbolique, elle doit aussi se comporter comme un homme pour accomplir sa vengeance. Du coup, elle ne ressemble plus à une femme, mais à un homme.

■ Vous parlez du sexe sans complexe, tantôt crûment et cruellement, tantôt tendrement. Est-ce l'une des raisons de l'interdiction de votre livre ?

□ Parler de la sexualité n'est pas un problème. Si j'insiste sur la violence

dans les rapports sexuels, si je décris des scènes sexuelles crues, des viols de masse, c'est parce que le gouvernement l'utilise comme un outil dans le conflit au Darfour. Dans cette région, la société traditionnelle est fondée sur la famille. Utiliser le viol comme une arme de guerre permet de porter atteinte non seulement aux femmes, mais aussi aux familles et aux hommes. La société est détruite.

Ce n'est pas cette référence au sexe qui a provoqué l'interdiction de mon livre, mais bien son contenu politique. La preuve : les

livres du grand écrivain soudanais Tayeb Salih parlent aussi de sexe et ne sont pas interdits au Soudan. On y trouve aussi les romans de grands auteurs occidentaux qui font explicitement référence au sexe, comme

L'Amant de Lady Chatterley, de D.

H. Lawrence. Si on doit interdire des ouvrages parce qu'ils contiennent des scènes de sexe, on doit effacer tout l'héritage de la littérature arabe. À commencer par le grand savant théologien médiéval Al-Suyuti, qui a écrit de nombreux livres sur l'art de faire l'amour.

■ En raison de leur histoire, vos personnages ne sont jamais totalement mauvais. Sauf les Janjawids, que vous exécutez et associez souvent aux animaux...

□ Oui, je les déteste. Je les ai moi-même rencontrés et j'ai vu de quoi ils étaient capables. Ils incarnent le mal absolu : ils volent, violent, tuent sans remords et sans se poser de questions, comme le font les hommes ordinaires. Ils sont analphabètes, ne

s'intéressent à rien, même pas au Livre sacré alors qu'ils se disent musulmans. C'est comme s'ils avaient perdu tout degré d'humanité. Je ne dis pas qu'ils sont des animaux, mais plutôt des robots, des armes artificielles créées pour détruire.

■ Vous décrivez un Darfour d'avant la guerre idyllique, avec des conseils de villages démocratiques, ayant une tradition d'accueil et de partage. N'est-ce pas trop ?

□ Le système d'organisation sociale fonctionnait vraiment comme cela. Quand il y avait un problème, on convoquait les structures locales qui en discutaient et permettait de le résoudre. Bien sûr que les difficultés existaient, mais on se donnait les moyens de les régler de façon pacifique. Le gouvernement des Frères musulmans a essayé de détruire cela en mettant un nouveau système fondé sur les « émirs » (princes). L'objectif n'est pas de détruire pour détruire la société traditionnelle, mais de mettre en place des moyens de récupérer les ressources : pétrole, uranium, or et surtout eau. Pour cela on applique une politique de substitution en chassant la population locale, condamnée à rejoindre les camps de déplacés ou les banlieues des grandes villes, à fuir au Tchad, ou à mourir. On peut alors s'installer et commencer à exploiter les ressources. ■

► (*) Merci à Xavier Luffin, interprète en arabe (Soudan), également traducteur du roman.

► *Le Messie du Darfour*, Abdelaziz Baraka Sakin, Éd. Zulma, 206 p., 18 euros.

LES ORGANISATIONS INTERNATIONALES
NE FONT STRICTEMENT RIEN AU DARFOUR.

Le Monde **Afrique**

Entretien

« Sans l'humour, je ne pourrais pas écrire sur le conflit du Darfour »

Propos recueillis par Gladys Marivat (collaboratrice du Monde des livres)

LE MONDE Le 30.09.2016



« Il est plus facile de faire passer un chameau par le chas d'une aiguille que de faire entrer un janjawid au royaume de Dieu. » La mise en exergue de la célèbre maxime de Jésus qu'Abdelaziz Baraka Sakin emprunte aux Evangiles et détourne avec malice donne le ton du *Messie du Darfour*, septième roman de l'écrivain soudanais et son premier traduit en français.

Ce roman épique, à la fois drôle et violent, nous plonge au cœur du conflit du Darfour, qui, depuis 2003, a fait plus de 300 000 morts ainsi que des millions de réfugiés et de déplacés dans cette région de l'ouest du Soudan. D'un bout à l'autre de ce chaos sanglant, une figure sombre, Abderahman, une femme au nom d'homme qui veut se venger des miliciens, les *janjawid*, en tuant au moins dix, et une figure lumineuse, un messie d'un genre nouveau qui veut aider les hommes à croire en leur pouvoir. Né au Soudan en 1963, Abdelaziz Baraka Sakin, dont les racines sont au Darfour et au Tchad, est l'écrivain le plus lu dans son pays.

Ecrits en langue arabe, ses livres abordent la dictature et la guerre civile au Soudan. Ils ont suscité la colère de Khartoum qui les a fait détruire et interdire en 2009 quand l'auteur a reçu le prix Tayeb Salih. Depuis, l'écrivain vit en Autriche, où il a obtenu l'asile politique.

« Le Messie du Darfour » a une forme très particulière. A partir d'une intrigue principale, vous déroulez plusieurs récits : l'enfance d'Abderahman, victime de la violence des « janjawid », tante Kharifiyya qui l'a recueillie enfant, les origines d'Ibrahim Khidir, soldat enrôlé de force dans l'armée soudanaise... Pourquoi avoir choisi cette construction ?

Abdelaziz Baraka Sakin Je m'intéresse beaucoup à la forme, car je considère que le roman n'est pas l'art de l'histoire, mais l'art de construire une histoire. Je suis très influencé par les contes populaires soudanais. Au Soudan, dans les familles, les femmes racontent des histoires avant d'aller dormir. Et donc, dans mes livres, je pars toujours d'un fil conducteur auquel j'accroche progressivement d'autres histoires. Je m'inspire aussi beaucoup du cinéma, car j'essaie d'exposer des scènes plutôt que d'écrire sur des thèmes.

Il y a un contraste dans votre roman entre scènes de guerre et scènes de la vie quotidienne au Darfour.

Pour moi, la violence au Darfour est un élément nouveau. Le Darfour que j'ai connu est le pays de l'hospitalité et de la gentillesse. Je voulais souligner le contraste entre deux mondes très différents. En premier plan, la guerre et, en arrière-plan, ce qui est là depuis toujours : la beauté des paysages et cette montagne, le djebel Marra.

Dans *Le Messie du Darfour*, les femmes sont les premières à se battre...

Enfant, j'étais très attaché à ma mère. Pour moi, elle constituait le monde entier. Mon père est mort quand j'étais jeune et j'ai vu ma mère accomplir des tâches que même les pères ne faisaient pas seuls. Avant que les islamistes ne prennent le pouvoir au Soudan, les femmes étaient libres dans leur manière de vivre, de penser, de s'habiller. A cause de la guerre civile, les femmes ont toujours été chefs de famille parce que les maris étaient au front. Aujourd'hui, alors qu'il y a toute une série de lois édictées par les islamistes au pouvoir qui vont à l'encontre de leur liberté, les femmes continuent à se battre contre le gouvernement. Bien plus que les hommes.

Votre roman peut se lire comme une histoire de la violence au Darfour dans laquelle les « janjawid » ont le premier rôle...

Si un jour, vous rencontrez un *janjawid*, vous comprendrez pourquoi je les décris ainsi. Ce ne sont pas des êtres humains. Ce sont des professionnels du crime. Ils sont analphabètes, n'ont pas de religion et ne savent pas apprécier la poésie. Ils ont été conçus pour tuer. Les *janjawid* sont des mercenaires qui viennent essentiellement des pays voisins. Ils ont été chassés de leur propre terre. Le gouvernement soudanais les a acceptés au Darfour, à condition qu'ils prennent par la force la terre qu'ils souhaitaient occuper. Bien sûr, d'autres personnes y vivaient. Ils ont poussé 90 % des peuples du Darfour à fuir vers les villes ou vers des camps au Soudan ou au Tchad. C'est une épuration ethnique.

Vous n'hésitez pas à vous moquer des « janjawid » dans votre livre...

Quand un sujet est triste, je préfère en parler de manière détournée. Sans l'humour, je ne pourrais pas écrire sur le conflit du Darfour.

Qui est le messie du Darfour ?

Il est la combinaison entre Jésus – selon la tradition musulmane et chrétienne – et Bouddha. Ainsi, il porte le message d'amour et le message du retour vers soi-même. Le bouddhisme m'intéresse parce que c'est une spiritualité : Bouddha n'est pas un prophète mais un professeur. Le messie est une première étape, mais ce n'est pas la solution. La seule solution est politique. Il faut chasser les islamistes du pouvoir. Les Frères musulmans sont arrivés par un coup d'Etat. Il faut les faire partir par des élections démocratiques. Ensuite, il faudra la liberté pour tous. Les Soudanais doivent pouvoir être musulmans, chrétiens... ou bouddhistes.

Vous avez toujours été très critique à l'égard du régime soudanais. Vous ne craignez pas les représailles ?

Je ne suis pas un héros et je ne cherche pas à mourir en martyr. Je suis très pacifique, mais ce pacifisme est l'arme dont le gouvernement a le plus peur. C'est mon arme. Je ne demande à personne de faire comme moi. Je n'ai jamais cherché à être en conflit direct avec Khartoum. J'ai toujours vécu à la campagne, très loin des autorités. C'était ma manière à moi de leur échapper.

Pensez-vous retourner un jour au Soudan ?

Le problème, c'est la censure. On peut continuer à écrire au Soudan à condition de ne pas écrire sur ce qui se passe vraiment. Soit on écrit des histoires d'amour, soit on écrit de manière symbolique, ou mieux, on écrit pour le gouvernement. Le pire, c'est que la censure est exercée par des écrivains qui travaillent pour le régime. Il y a chez eux un mélange d'opinions politiques et d'amertume d'auteurs ratés qui vont se venger en attaquant d'autres écrivains. Etre écrivain au Soudan, c'est se taire ou bien travailler pour le gouvernement.

Le Messie du Darfour, d'Abdelaziz Baraka Sakin, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, éd. Zulma, 208 pages, 18 euros.

Abdelaziz Baraka Sakin ou le roman des soldats inconnus du Darfour

INTERVIEW. L'écrivain soudanais est enfin traduit en français. Rencontre avec l'auteur du "Messie du Darfour".

Par Valérie Marin la Meslée

Publié le 24/09/2016 | Le Point Afrique

Abdelaziz Baraka Sakin est né en 1963 au Soudan, ses racines sont au Darfour et au Tchad voisins, son œuvre très appréciée des lecteurs soudanais circule clandestinement au Soudan. Le Messie du Darfour est son premier roman traduit en français.

Il est un écrivain très connu dans le monde arabe, et particulièrement en Égypte et en Syrie, où son œuvre est publiée. Abdelaziz Baraka Sakin, né en 1963 au Soudan, est l'auteur de sept romans et de plusieurs recueils de nouvelles, livres interdits dans son pays depuis 2011, là même où il a reçu le prestigieux prix Tayeb Saleh en 2009 pour *The Jungo-States of the Earth* (inédit en français, mais traduit en anglais en 2015). Il vit désormais en exil, en Autriche. À l'occasion de la traduction de son roman *Le Messie du Darfour*, premier titre à paraître en français (aux éditions Zulma), le romancier était de passage à Paris, où son traducteur, Xavier Luffin, a également assuré la traduction de l'arabe de cet entretien. À la différence de Jamal Mahjoub (Actes Sud) ou de Leila Aboulela (éditions Zoe) dont les romans sont écrits directement en anglais, Baraka Sakin préfère en effet ne passer que par une seule langue de transition (« une trahison suffit ! » sourit-il). Celle de son roman est d'une vigueur enthousiasmante, pleine de fantaisies et de tonalités variées pour pénétrer l'expérience humaine de l'intérieur d'un conflit aussi complexe que celui du Darfour (13 ans de guerre civile, « environ » 300 000 morts). Le Soudan actuel jette sur les routes des milliers de ressortissants harassés, aux côtés de leurs voisins érythréens et éthiopiens. Qui sont donc ceux-là à nos frontières ? Lisez *Le Messie du Darfour*. Il devrait être étudié dans les collèges, dans les lycées. Et ce n'est pas un pensum puisque l'auteur raconte son pays avec un sens de l'humour digne de celui du *Brave Soldat Chvéïk* (roman satirique de l'écrivain tchèque Jaroslav Hašek dans les années 20). Comble, son personnage principal, Abderahman, est une jeune femme (comme son nom ne l'indique pas) prête à tout pour venger les siens des milices janjawid. À cela s'ajoute un sens de la construction du récit par ce conteur tout à fait remarquable. Rencontre avec celui qui dit écrire pour échapper à la peur de la guerre.

Le Point Afrique : Qu'est-ce qui vous a conduit à quitter le Soudan pour votre exil autrichien ?

Abdelaziz Baraka Sakin : Cela remonte à ce qui s'est passé dans mon pays en 2011, à l'occasion de la foire du livre de Khartoum. L'ensemble des livres que j'avais déjà écrits jusque-là ont été publiés par un éditeur égyptien, Awraq, qui a demandé l'autorisation au gouvernement soudanais de vendre mes livres à la foire. L'accord a été donné, et les livres ont été envoyés depuis Le Caire. À peine les livres étaient-ils arrivés à l'aéroport qu'ils ont été confisqués par le gouvernement. À partir de là, j'ai été arrêté plusieurs fois, et l'on m'a demandé une déclaration écrite par laquelle je m'engageais à ne plus écrire une ligne. Je l'ai signée.

J'étais obligé. Je suis un pacifiste peureux... (sourire). Et cela m'a obligé à quitter le pays. À l'occasion d'une récente invitation en Autriche, je ne suis pas rentré au pays.

Que sont devenus vos livres au Soudan ?

L'un a été brûlé, d'autres ont été vendus au marché noir par les soldats pour se faire de l'argent, la police populaire de la ville de Kasala, près de la frontière éthiopienne, elle-même, vendait mes livres ! C'est le type d'événement surréaliste qu'on voit au Soudan.

Quels sont vos liens avec le Darfour, cette région du Soudan dont le nom résonne si tragiquement ?

Mes grands-parents en sont originaires, mais ils ont quitté le pays pour s'installer en Érythrée et sont revenus au Soudan quand il y a eu la guerre avec l'Italie. Même si j'ai des origines darfouriennes, j'ai plus de contacts culturels avec l'est du Soudan qu'avec l'ouest, où se trouve le Darfour. En particulier dans la ville de Kasala, limitrophe de l'Érythrée et de l'Éthiopie, tout un monde de langues contacts dont j'ai parlé dans mon roman *Jungo*.

Quelle expérience personnelle aviez-vous de la guerre au Darfour pour écrire ce roman ?

Entre la fin 2007 et 2008, je travaillais au Darfour pour un projet commun de l'Unicef et de l'ONG Save the Children. Ma mission consistait à former des militaires des forces gouvernementales, mais aussi des forces de l'opposition, en les sensibilisant aux droits de l'enfant et au droit international, j'étais donc très près des champs de bataille. Cela m'a permis de rencontrer à la fois les criminels et les victimes des crimes.

Votre roman est une sorte de théâtre de l'absurde où se croisent des êtres manipulés dans une guerre incompréhensible (d'abord pour eux-mêmes). Quelles sont ces forces en présence ?

Je parle des soldats des Nations unies, que j'ai pu voir de près au Darfour, et que je décris comme faisant ce que j'appelle du tourisme militaire. Ils sont sur place soi-disant pour protéger la population, mais ils se contentent d'écrire des rapports comme si ce qui se passait autour d'eux se déroulait dans un autre monde que le leur. Je décris un autre type de belligérants, ces soldats de l'armée gouvernementale, enrôlés de force dans la guerre par le gouvernement. Les Frères musulmans, qui sont derrière ce gouvernement, notables, riches, placent leurs enfants dans de bonnes écoles, et envoient ceux du petit peuple se battre. C'est pourquoi je dépeins ces soldats enrôlés comme des victimes dans mon roman. Le troisième type de belligérants, ce sont des rebelles, jeunes gens ou anciens militaires forcés de se battre pour défendre leurs familles, sans autre choix que de prendre les armes pour se défendre.

Il y a aussi ceux que le roman désigne comme l'incarnation du mal, c'est-à-dire ?

Je considère, oui, qu'ils sont le mal absolu : ce sont les Janjawids, les seuls parmi tous qui ont fait le choix de se battre. S'ils sont victimes de quelque chose, c'est d'avoir été trahis par le gouvernement soudanais qui ne leur a pas donné les terres qu'il leur avait promises.

Très jeune vous écriviez déjà en témoin engagé sur votre pays ?

En fait, au départ, quand j'ai commencé à écrire, à l'âge de 13 ans, c'était vraiment l'écriture pour l'écriture. J'étais impressionné par l'école surréaliste et la littérature de l'absurde, Adamov, Ionesco, Apollinaire, aussi. Je lisais beaucoup à titre personnel. Et puis un jour, à l'âge de 23 ans, étudiant à l'université, je suis tombé sur l'essai de critique littéraire de l'auteur libanais Mahdi Amel (assassiné en 1987, NDLR) *Critique de la pensée quotidienne durant la guerre civile* (édition posthume, 1988).

Ce livre a changé ma vision du monde, j'ai pris conscience de la place de l'écrivain dans la société, de sa responsabilité, et j'ai commencé à écrire sur des sujets qui me concernent et m'ont fait devenir l'écrivain que je suis aujourd'hui.

Par quelle scène, quel personnage commence-t-on un roman sur le Darfour en guerre ?

Tante Kharifiyya, celle qui a perdu la foi et adoptera Abderahman comme sa fille, est le noyau dur du roman. Elle ressemble tellement à tant de gens au Darfour qui ont perdu toute leur famille dans des conditions tragiques. L'idée de son personnage m'est venue un jour dans une ville du Darfour qui s'appelle Al-Jenena. À côté du marché se trouvait une école. Et je me souviens d'avoir vu une femme au marché, debout sous un arbre, qui regardait la sortie des classes. Parce qu'elle avait perdu tous ses enfants, elle voulait revoir des visages d'enfants. Cette scène vue de mes yeux a joué un rôle important dans la genèse du livre.

D'ailleurs, le rôle des femmes est majeur dans *Le Messie du Darfour*.

D'une manière générale, dans tous mes romans, les femmes sont de fortes personnalités. Je l'explique par la relation avec ma mère, qui m'a élevé (j'ai perdu mon père assez tôt), et elle remplissait toutes les tâches qu'un

homme était censé remplir. Quand nos voisins (hommes) payaient des maçons pour édifier leur maison, ma mère me prenait avec elle et réalisait tout, depuis l'infrastructure en roseaux, la terre crue autour. Ma mère était une superwoman ! Elle exploitait, utilisait la pauvreté et nous apprenait des choses que nous n'aurions jamais sues autrement.

Pourquoi avoir baptisé d'un nom d'homme votre héroïne ?

C'est elle, mon personnage, qui a choisi son prénom, Abderahman. Un prénom masculin pour se venger des hommes puisque toutes les souffrances qu'elle a connues, viols, meurtre des membres de sa famille, destruction de ses biens, exil, tous les événements malheureux de sa vie ont été causés toujours par des hommes. Le prénom lui permet de se mesurer à eux. On peut aller plus loin et dire que puisqu'elle a décidé de se venger de manière brutale, violemment, en tuant, ce n'est pas un travail de femme, mais un rôle d'homme. Pour lequel elle a donc pris... ce nom d'homme.

Qui est ce personnage de Charon, si ambigu dans l'intrigue ?

Son nom est une allusion au personnage mythologique, et la symbolique des enfers est derrière. Mais, surtout, sa personnalité schizophrénique dévoile que cet homme, originaire du Darfour, a participé lors de la guerre précédente (au sud du pays) à la répression organisée par le gouvernement contre les sudistes au Soudan. Charon était un soldat qui se battait donc pour le gouvernement ; mais quand ce même gouvernement a appliqué une politique semblable à une autre région du pays, le Darfour, dont le personnage est originaire, là, tout d'un coup, il prend conscience et se place en rebelle contre le gouvernement. Soudain, les victimes changent, mais les méthodes sont les mêmes...

La vision absurde que vous proposez de la guerre vous vient-elle de vos influences littéraires de jeune homme ?

Ce n'est pas tant le surréalisme ou l'absurde dont j'ai lu les auteurs qui m'ont influencé ici, mais la vie même des Soudanais, une vie faite de situations absurdes et surréalistes. Ma mère, par exemple, ne croyait pas que c'était moi qui écrivais, elle pensait que c'était un démon qui le faisait à ma place. Depuis que j'ai quitté le Soudan, ma maison est vide, personne n'ose la toucher, car tout le monde croit qu'un démon protège cette maison, cela fait partie de ce pays...

Et ce Messie du Darfour que vous inventez ? D'où vient-il ?

Le concept du Messie est très répandu au Soudan et au Darfour dans l'imaginaire collectif, populaire et musulman à la fois. Mon personnage est bien le fils de Marie, de Joseph, mais, en réalité, c'est un messie très soudanais. Il réunit trois composantes : pour les chrétiens et les musulmans, il est celui qui va s'offrir en sacrifice pour l'humanité. Ensuite, il est à la recherche de la paix intérieure, et en cela inspiré de la personnalité de Bouddha. Enfin, j'ai été influencé par Nietzsche sur les rapports homme-surhomme.

Si vous aviez trois vœux à formuler pour votre pays ?

Que les Frères musulmans et le gouvernement actuel quittent le pouvoir au Soudan. Que reviennent la démocratie, la liberté et le développement au pays. Que ces fameux Frères musulmans et tous les responsables de ce pouvoir soient jugés, rendent compte de leurs actes et paient pour chacun de ces crimes.

* Abdelaziz Baraka Sakin, *Le Messie du Darfour*, Zulma, septembre 2016.



Un roman pour le Soudan

par Pierre Benetti, 28 septembre 2016

C'est la première fois qu'un roman d'Abdelaziz Baraka Sakin est traduit en France. Né en 1963 à l'est du Soudan, il est l'auteur de plusieurs livres qui circulent « sous le manteau » dans son pays, c'est-à-dire, à l'heure numérique, sous format PDF. En 2009, ses livres ont été détruits en public et il s'est réfugié en Autriche. Son septième roman, d'abord paru en Égypte comme les autres [1], est une description courageuse et distanciée des années de guerre, où la prise de position est tout autant une voie de salut que l'apparition d'un nouveau messie.

Abdelaziz Baraka Sakin, *Le Messie du Darfour*. Trad. de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, Zulma, 203 p., 18 €

Il faut du courage pour témoigner d'une guerre et nommer ses responsables, de même qu'il en faut à celles et ceux qui dénoncent leurs agresseurs et racontent ce qui leur est arrivé. Il en faut aussi pour faire un roman qui parvienne à reconstituer le contexte dont il est issu, qui constitue sa chair même, et qui réussit dans le même temps à le dépasser pour créer un entre-deux où ni la réalité ni la fiction ne l'emportent totalement, pour faire entendre les subtilités de sa langue, mener son lecteur à une empathie profonde pour ses personnages. Le Darfour, cette région à l'ouest du Soudan où se déroule l'action, est pourtant si loin, la guerre qui y sévit depuis 2003 si complexe et si brutale.

De belles figures traversent *Le Messie du Darfour* et sont remplies de courage, elles aussi. Comme cette jeune fille au prénom d'homme, Abderahman, qui a oublié le massacre de sa famille et les viols qu'elle a subis au cours de l'attaque de son village, et qui pourtant ira jusqu'à les venger ; comme cette vieille marchande de légumes qui la recueille chez elle et qui, malgré la perte de sa foi, continue de vivre. Les deux jeunes soldats enrôlés de force dans l'armée gouvernementale, quant à eux, ont le courage d'admettre leur peur devant l'éventualité du combat et de la mort. Dans ce pays fait d'influences arabes et africaines, d'islam et de christianisme, apparaît un homme, fils d'un charpentier nommé Joseph et d'une femme nommée Marie, à la fois « arabe » et « Noir » là où certains se revendiquent ou l'un, ou l'autre ; là où les vaines recherches d'identité pure, manipulées de toutes parts, font justement le terreau de la guerre.



El Fasher, capitale de la province du Darfour Nord, au Soudan

Cela ressemble à une profession de foi moins religieuse que politique : son attente permet au récit de faire entendre une révolte qui sourde, pleine de colère et d'espoir. « *Cette étrange affaire de « prophète du Darfour » – pour reprendre les termes de la presse occidentale* » est l'une des multiples trames narratives d'un roman dont chaque chapitre peut se lire comme un récit à part entière, à la fois séparé des autres et relié au reste, où il arrive même qu'un personnage livre sa propre histoire. La transmission des événements passés semble, alors, aussi essentielle à la paix que la projection vers l'avenir heureux promis par ce nouveau messie. La violence s'estompe par moments devant cet apaisement.

Le Messie du Darfour ressemble à un conte venu de très loin, où la modernité de la guerre, avec ses armes automatiques et ses hélicoptères, continue de mettre les hommes devant leurs responsabilités plus anciennes, plus profondes, vis-à-vis d'eux-mêmes, de leur terre ou de ceux qui les ont précédés. Au terme d'un impressionnant parcours de la généalogie sociale d'un des deux soldats issu d'une lignée d'esclaves, le récit conclut : « *Il savait bien que son jugement était sévère, mais il n'avait pas le choix, il ne pouvait approuver ou se montrer neutre, car l'Histoire n'était faite que des observations consignées par les hommes, et l'on a le droit en tant qu'humains de ne conserver de l'Histoire que ce qui nous concerne, on a le droit aussi de ne pas croire ceux qui l'écrivent, il n'y a pas de vérité absolue dans ce qui est consigné, rien n'est plus vrai que ce que l'on voit de ses propres yeux, ce que l'on ressent, ce pour quoi on souffre tous les jours, voilà le malheureux héritage laissé par l'esclavage.* »

Il n'est pas sûr que ce roman lutte contre ce qu'un autre personnage appelle « *la schizophrénie du spolié, qui ne parvient à appréhender qu'une partie de la réalité, qu'une partie des faits, et qui donc ne remplit qu'une partie de son devoir* ». *Le Messie du Darfour*, au contraire, est un roman subversif et scandaleux, car il refuse justement le principe d'équité envers les différentes parties. Tous les hommes qu'on y rencontre sont engagés dans un monde de violence, certes ; néanmoins, seuls certains d'entre eux sont contraints de ne penser « *qu'à une chose : se venger ou désertier* ». Non pas qu'Abdelaziz Baraka Sakin soit binaire dans sa description très fine de la guerre, où la sécheresse de ton et même parfois l'humour la mettent à distance pour mieux la faire voir, mais il a résolument choisi son camp. Il se place du côté de ceux qui ont perdu les leurs, ceux qui refusent de tuer. Il vilipende les autres qui sont rémunérés pour le meurtre, le viol et la torture, en particulier les miliciens *janjawid*, auxiliaires de l'armée soudanaise recrutés dans les pays voisins. Il parle au nom d'un pays qui souffre depuis trop longtemps de la violence armée et des intérêts stratégiques, mais aussi de positions morales faibles, telle que celle qui veut que « *le responsable des péchés et des fautes commis en temps de guerre, c'est celui qui donne les ordres, pas celui qui les exécute* ».



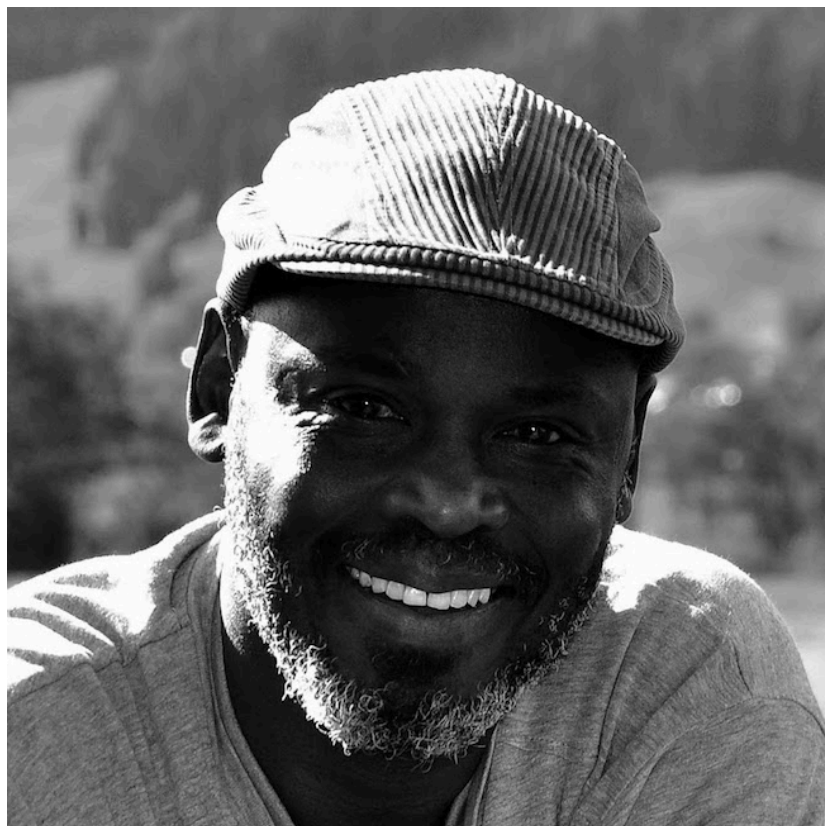
El Fasher

Héritier d'origines darfouris et tchadiennes, Abdelaziz Baraka Sakin incarne, avec son prophète imaginaire, la diversité culturelle et linguistique du Soudan. C'est aussi un écrivain qui n'hésite pas devant quelques digressions historiques sur son pays. Agréablement menées, elles n'entravent en rien le récit, elles intègrent ce qui arrive aux personnages affligés par de nombreux deuils. Ils ressemblent en cela aux nombreux jeunes exilés qui parcourent aujourd'hui les rues de Paris dans l'attente d'un asile. En l'absence de leur parole ou de celle de leurs compatriotes restés au Soudan, on peut remercier un traducteur, Xavier Luffin, d'avoir fait connaître au public francophone ce romancier de l'oppression. Espérons que ses autres livres sortent du manteau où ils sont cachés.

Entretien avec Abdelaziz Baraka Sakin

par Pierre Benetti, 28 septembre 2016

Installé à Salzburg, en Autriche, Abdelaziz Baraka Sakin écrit des romans tout en faisant des traductions pour les demandeurs d'asile. Lui-même est un exilé depuis qu'il a dû quitter le Soudan en 2009. L'auteur du Messie du Darfour, accompagné de son traducteur Xavier Luffin, était de passage à Paris en septembre.



Abdelaziz Baraka Sakin

Quelle place a Le Messie du Darfour dans votre œuvre ?

Je considère mes romans de la même manière qu'un père considère ses enfants : ils sont tous différents, mais chacun a de la valeur pour moi. Mais ce roman est différent des autres, à la fois parce qu'il traite directement de la guerre du Darfour et parce que la construction de la narration lui est propre. Je n'ai pas écrit les chapitres l'un à la suite de l'autre, dans une continuité temporelle. J'ai travaillé à partir de thèmes, puis le texte est né en rassemblant les chapitres écrits indépendamment – en commençant par ceux qui sont au centre du livre. *Le Messie du Darfour* a aussi une particularité en ce qui concerne la langue.

J'utilise deux niveaux de langue différents : d'un côté la narration principale en arabe, de l'autre ce que dit le messie, qui est inspiré de la langue des textes sacrés. On trouve peu de dialogues dans ce roman, ce qui n'est pas

le cas de mes autres romans où j'utilise les différents dialectes arabes du Soudan. Chacun de mes romans parle d'un sujet différent. Dans celui-ci, l'idée était de parler de la vie de l'homme pendant la guerre et surtout de l'influence de la guerre sur la société, sur la manière dont les hommes en viennent à se comporter en temps de guerre. Quelque part, c'est le hasard qui m'a poussé à écrire ce roman. J'ai été amené à travailler au Darfour dans le cadre d'un projet humanitaire, où je devais former les belligérants au droit international. Sur le terrain, j'ai vu et entendu des choses qui ont fait naître l'idée d'écrire quelque chose sur le sujet.

À propos de la construction de ce livre, cette affaire de prophète n'est qu'une histoire parmi toutes les autres qui composent ce roman. Pourquoi est-elle au centre ?

On peut avoir l'impression que le messie n'a qu'un rôle secondaire. Mais si on regarde bien, l'idée de prophétie apparaît chez d'autres personnages. C'est un enracinement dans la culture soudanaise, où il y a une série de traditions et de récits qui parlent de prophétie. A différentes périodes de l'histoire, beaucoup de personnages locaux au Soudan ont prétendu être des prophètes. Et puis, après la parution de ce livre, dans la ville d'El Fasher, un homme a même prétendu être « le messie du Darfour ». Je ne considère pas que la solution pour le Soudan soit un prophète, la solution sera politique. C'est une métaphore de la démocratie à venir.

Le Soudan est fait de nombreuses langues. Quelle est la vôtre, ou les vôtres ?

Ma langue maternelle est l'arabe, c'est celle que je parle au quotidien. Mais ma mère parlait aussi le bilala et mon père le masalit, parlées dans deux régions du Soudan, et je les connais aussi un peu. J'ai des notions d'amharique et de tigrinya, car la région où j'ai grandi est frontalière avec l'Ethiopie et l'Erythrée où on parle ces langues. Et puis, je parle un peu anglais et allemand depuis que je vis en Autriche...

Quel est votre rapport à toutes ces langues lorsque vous écrivez ?

Les langues ont une influence très forte dans ma manière d'écrire. Dans *The Jungo* [1], j'utilise les différents dialectes arabes du Soudan. Certains personnages parlent un dialecte, d'autres personnages en parlent un autre : le lecteur soudanais peut identifier leur origine en fonction. A cela j'ai ajouté des mots en amharique et en tigrinya, car l'action se passe dans cette région frontalière. Je n'utilise pas de langue de manière gratuite, je le fais de manière consciente, c'est le résultat d'une réflexion. Je considère que la langue fait partie de chacun de mes personnages. Une langue véhicule des idées et des éléments culturels particuliers. Donc utiliser la langue permet de construire les personnages. Il y a même des cas au Soudan où certains mots sont utilisés soit par des hommes, soit par des femmes ! Il m'arrive aussi d'utiliser des mots anciens ou utilisés dans certaines régions. Ce n'est pas seulement un jeu, il y a dedans une dimension sociale et psychologique là-dedans.

Dans le roman, il y a un village appelé Khourbati, qui signifie « exil ».

Oui, c'est l'une des étymologies de ce nom. Mais quand j'ai écrit cela, je ne pensais pas à l'exil. C'est peut-être une ironie du sort, voire une vengeance de la part de mon roman, qui me punirait d'avoir utilisé ce mot...

Qu'est-ce que l'exil a changé dans votre écriture ?

Je sens une forte pression psychologique et sociale, car je ne suis pas habitué à vivre en dehors du Soudan et je n'ai pas encore d'organisation personnelle. Je me rends compte que l'exil n'est pas seulement géographique, c'est aussi une autre manière de concevoir le temps et d'appréhender la langue. Cela donne un sentiment d'isolement complet, qui est renforcé par le fait de mal connaître l'histoire locale européenne. Pour un écrivain, il faut avoir un certain équilibre personnel pour être capable d'écrire.

Que s'est-il passé pour que vous ne puissiez plus revenir dans votre pays ?

Suite à la parution de mes livres, j'ai été emprisonné à plusieurs reprises, on m'a menacé, on m'a frappé. Surtout, je devais signer un document disant que je n'écrirai plus une ligne. Forcément, pour un écrivain, c'est une impasse ! Tous mes livres sont interdits au Soudan, ils circulent sous forme d'éditions pirates dont je ne retire rien. J'ai été privé de numéro national, ce qui fait que je ne peux pas réclamer mes droits de citoyen. Tout cela m'a poussé à quitter le pays. La raison est clairement politique : le gouvernement soudanais a un projet culturel fondé sur la promotion de l'identité arabe et islamique du Soudan. Or, le Soudan n'est pas seulement cela. Quand on lit mes romans et mes prises de position, on voit que je suis opposé à ce projet puisque je parle de la

variété culturelle et religieuse du pays. On peut croire que c'est parce que je parle de manière directe du sexe, mais ce n'est qu'un prétexte. Le grand écrivain Tayeb Salih en parle aussi et il n'est pas interdit. Et puis, il faudrait interdire de nombreux textes arabes, en commençant par *Les Mille et une Nuits*...

Quels livres vous ont-ils marqué en tant que lecteur ?

Le premier livre étranger que j'ai découvert quand j'étais enfant était les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Allan Poe. Pour la construction de ce roman, j'ai été très influencé par *Le prophète*, du poète palestinien Khalil Gibran, mais aussi par l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, par la poésie de Walt Whitman, qui a un aspect narratif puissant, et par Alain Robbe-Grillet et Henri Michaux. Chez eux, le lieu peut prendre la place du personnage, la description prend le pas sur la narration, j'aime beaucoup ça.

Pour qui ou pour quoi écrivez-vous ?

J'écris pour moi-même, plus particulièrement pour me débarrasser de la peur que m'inspire la guerre. Tous mes romans ont un lien avec la guerre, d'une manière ou d'une autre. Celle du Darfour ou celle qui a eu lieu avec le Soudan du Sud. Ecrire sur la guerre me permet d'exorciser cette peur.



26 octobre 2016

Le Messie du Darfour Entretien de Virginie Brinker avec Abdelaziz Baraka Sakin

Le Messie du Darfour, paru en août 2016 aux Editions Zulma, est le premier roman traduit en français de l'écrivain soudanais Abdelaziz Baraka Sakin. Il s'agit d'une histoire fictionnelle puisant dans la réalité politique soudanaise. L'accent est mis sur l'absence d'une véritable guerre civile dans le pays, mais plutôt sur la présence d'une effective guerre menée de la part du gouvernement de Khartoum contre sa propre population. A travers le personnage-héroïne complexe d'Abderrahaman *Le Messie du Darfour* parle aussi de l'absence de liberté de presse, de l'isolement du pays et de l'impossibilité par les aides internationales d'accéder aux vrais récits. Ce roman a été interdit, dès sa sortie par les autorités, mais circule toujours clandestinement et a été salué d'un grand enthousiasme auprès des lecteurs soudanais.

Africultures : Dans le chapitre "Comment tante Kharifiyya perdit la foi" vous confrontez les représentations médiatiques (celles des journalistes et des observateurs internationaux qui ne portent pas secours à la femme élançée) au rôle de la littérature. En effet lorsqu'à propos d'Ibrahim - qui ressemble à un jenjawid - il est dit : "personne dans cet enfer n'aurait assez de temps pour écouter son histoire". Est-ce le rôle de la littérature selon vous de nous permettre d'écouter les histoires et la complexité de celles-ci, ce que regarder la télévision d'un peu loin ne permet pas ?

Abdelaziz Baraka Sakin : Le rôle de la littérature se retrouve exactement dans la phrase que vous avez citée et ce type de phrase permet de poser des questions sans forcément leur donner des réponses. Cela ouvre une porte, des possibilités au lecteur de comprendre la situation, mais ça ne lui donne pas forcément les réponses. Concernant les médias, les médias soudanais, mais aussi internationaux qui travaillent au Soudan, donnent une image déformée de la réalité, qui ne permet pas de trouver l'occasion d'expliquer quelle est vraiment la situation dans le pays. D'abord parce qu'il n'y a pas de liberté de la presse au Soudan, et ce pour la presse nationale mais aussi pour les représentants de la presse étrangère. Du coup, la parole est constituée de récits imaginaires qui ne correspondent pas du tout à la réalité, qui sont véhiculés par le gouvernement et sont ensuite transmis aux agences de presse internationales, ce qui fait que tout le monde reçoit le même message assez neutre par rapport à la situation, alors que la réalité est tout autre, tragique, indicible, horrible à raconter.

Un autre problème est la présence des instances de l'Union africaine dans le pays et c'est elle qui est censée écrire les rapports sur la situation du conflit au Darfour. Or, les responsables de l'Union africaine au Soudan sont corrompus par le gouvernement lui-même et donc véhiculent le message que le gouvernement veut délivrer. Le plus grand responsable de la déformation des informations concernant le Darfour, c'est vraiment l'Union africaine car elle est sous la coupe de la corruption orchestrée par le gouvernement soudanais.

Et justement, pour rendre compte d'une situation bien plus complexe que celle qui nous est renvoyée par les médias, est-ce pour cela que vous avez fait le choix de plusieurs

personnages et de plusieurs points de vue aussi ? En effet, quelquefois il y a des changements de voix, une forme de polyphonie, plusieurs personnages employant le "je" pour prendre tour à tour la parole, est-ce que c'était une volonté de nous faire entrer, nous lecteurs, dans la complexité de la situation ?

Non, la polyphonie et la pluralité des voix correspondaient avant tout à une technique littéraire, une manière de travailler le positionnement du narrateur ou des narrateurs dans le roman et d'ajouter quelque chose à la construction du récit.

Quels sont les rôles symboliques du choix du personnage d'Abderrahaman dans le récit ? C'est un personnage qui est très paradoxal - une victime qui prend les armes, une femme avec un nom d'homme, et qui se sert des charmes de son corps violé -, pourquoi ces paradoxes ?

Abderrahaman est en effet un personnage symbolique. Je voulais mettre en évidence le rôle des hommes dans la guerre au Darfour et dans les malheurs qui touchent le Soudan en général, que ce soit les viols, la guerre civile, les vols, les confiscations, tout cela est le fait d'hommes et non pas de femmes. Abderrahaman a quelque part choisi son nom elle-même. C'est elle qui a choisi un nom masculin. Et tous ces paradoxes apparents sont en réalité le résultat de tout ce qu'elle a vécu, c'est-à-dire les viols, le meurtre des membres de sa famille, le fait qu'elle soit déplacée etc. On aurait pu imaginer qu'elle mène une vie normale, comme n'importe quelle enfant qui devient ensuite une jeune fille, une femme, qu'elle ait une vie heureuse mais tout ce qu'elle a subi a bouleversé son mode de vie. Elle ne cherche donc plus qu'une chose : se venger de ce qu'elle a vécu. Mais pour ce faire, elle va devoir perpétrer des actes qui sont des actes typiquement masculins, c'est-à-dire tuer, utiliser les armes, se venger de manière cruelle et pour cela, il faut, au moins symboliquement qu'elle devienne un homme parce qu'elle ne ressemble plus à l'image que traditionnellement on a de la femme. C'est là la symbolique de son changement de nom.

Et sur ce prophète, qui donne son nom au récit, pourriez-vous nous en dire plus ? Je n'ai pas pu m'empêcher de le rapprocher de l'écrivain parce qu'il y a chez lui ce goût et ce pouvoir du Verbe (rires) ?

Après avoir entendu cette explication, je l'accepte volontiers et vais l'utiliser à partir de ce jour (rires). Pour répondre plus sérieusement à la question, la personnalité de ce personnage est pour moi le fruit d'éléments qui viennent de trois personnalités différentes. D'abord, bien sûr, celle de Jésus, tel qu'on le connaît dans l'Evangile, mais il y a aussi une idée profonde de pacifisme qui est professée par le bouddhisme, et, enfin, une influence de la pensée de Nietzsche, notamment quand il parle de l'homme et du surhomme. Quand j'ai pensé à ce personnage, j'ai donc vu ces trois composantes : le sens du sacrifice de Jésus, la recherche de la paix et de l'amour qu'on trouve chez Jésus mais aussi chez Bouddha, et tout l'aspect charismatique qui se trouve dans la pensée de Nietzsche.

Pour terminer sur les personnages, celui d'Ibrahim Khidir est enrôlé de force pour son service militaire, chargé d'écrire un rapport sur le prophète, sensible aux idées de Mahmoud Mohammed Taha, il est également républicain et refuse de combattre... vous sentez-vous proche de ce personnage ? Est-ce en lui que vous avez mis le plus de vous-

même, si ce n'est pas trop indiscret ?

Ibrahim Khidir est républicain, ce n'est pas forcément mon cas. En revanche je partage son pacifisme et son admiration pour Mahmoud Mohammed Taha. Mais les autres traits de sa personnalité, de même que son histoire personnelle lui sont propres. Nous avons des points communs mais on ne peut pas nous identifier. J'ai emprunté le nom de ce personnage à un homme qui a existé, un ami, qui vivait à Nyala, mais c'est juste un emprunt de son nom, ce n'est pas le doublet de la personne que j'ai connue. C'est un personnage à part entière.

Votre texte vient d'être traduit en français. La fin du texte mentionne "Khartoum 2008-2012". Pourriez-vous préciser les conditions d'écriture de cet ouvrage ? La censure dont vous faites l'objet ?

J'ai écrit ce roman sur une période d'écriture de quatre années mais les périodes d'écriture étaient entrecoupées car j'écris toujours mes romans comme cela. J'aime oublier puis reprendre le texte, trouver ensuite de nouvelles idées... Cela est lié à la difficulté de l'opération artistique. L'idée est d'obtenir un roman complexe, je ne veux pas d'un lecteur fainéant, je suis exigeant avec le lecteur, je ne veux pas d'un lecteur qui ne réfléchit pas, qui ne revient pas en arrière dans le livre, qui ne va pas avoir la curiosité d'aller chercher des informations historiques sur les événements qui sont mentionnés.

Pour ce qui est de la réception du roman, il a été interdit dès sa sortie par les autorités tout simplement parce qu'il parle de la situation au Darfour, or on ne peut pas, au Soudan, parler de ce qu'il se passe au Darfour, même à travers la fiction. C'est un tabou total. Le gouvernement a émis toutes sortes de doutes sur les objectifs du roman en se basant d'ailleurs uniquement sur le titre - pourquoi un Messie au Darfour ? C'est une région où il n'y a pas de chrétiens...- et personne dans le gouvernement n'a vraiment pris le temps de le lire avant de l'interdire. On l'a interdit et point, tout simplement parce qu'il mentionne le Darfour. C'est donc un refus violent de la part des autorités mais qui est tout à fait à l'opposé de la réception du roman au sein de la population. Les lecteurs soudanais ont très favorablement accueilli le livre, il a eu beaucoup de succès au Soudan. Il y a par exemple un camp de réfugiés au Darfour qui se trouve près d'Al Fachir, une des grandes villes du Darfour, où chaque vendredi, un groupe de gens réunissait les enfants pour jouer, sous forme de pièce de théâtre, le dernier chapitre du roman, "le cortège". Il s'agissait de donner de l'espoir aux réfugiés puisqu'il s'agit de la scène la plus optimiste du roman, mais bien sûr ces représentations ont été très rapidement interdites.

Vu de loin, il arrive que l'on confonde parfois les deux conflits, celui entre le Nord et le Sud Soudan et celui du Darfour. Votre personnage, Charon, parle de "schizophrénie du spolié" quand il évoque les changements d'allégeance au gouvernement. Pourriez-vous expliciter un peu cela ?

Ce point de la personnalité de Charon est très important. Pour parler de la différence entre les deux conflits, la guerre du Darfour n'est pas une guerre civile, comme on le dit, car une guerre civile, c'est entre deux composantes de la population, mais une véritable guerre du gouvernement de Khartoum contre sa propre population, contre les peuples qui constituent le Soudan. C'est le gouvernement de Khartoum qui se bat en réalité contre toutes les parties de l'opposition, pas seulement l'opposition du Darfour mais aussi des opposants qui viennent de

l'Est du pays, du Sud etc. Et ironiquement, les membres de ce gouvernement viennent parfois de ces composantes. Même si l'idéologie officielle du gouvernement est de prôner l'arabité du Soudan et son islamité, certains membres du gouvernement, certains officiers de l'armée, certains haut placés viennent des populations qui sont en même temps combattues par le gouvernement. D'une certaine manière la guerre dans le Sud était différente géographiquement mais on avait une composante assez similaire, c'est-à-dire que c'était une guerre du gouvernement contre la population du Sud du Soudan, mais en même temps il y avait dans l'armée, parmi les officiers et parfois dans le gouvernement, des représentants qui étaient parfois originaires de ces mêmes provinces du Sud du pays. La guerre civile qui a lieu pratiquement sans discontinuer depuis 1955 (avant l'Indépendance) est en réalité, plutôt qu'une guerre civile, une guerre politique. Charon, comme vous l'avez très bien souligné, représente parfaitement cette contradiction, d'où le terme de "schizophrénie", car il a deux personnalités : on peut le voir au Darfour comme un rebelle qui défend la population locale contre le gouvernement, et puis on apprend un peu plus tard qu'en réalité, lors des guerres précédentes, les exactions qu'il prétend faire arrêter au Darfour, il les a perpétrées lui-même dans le Sud du pays. Une partie des rebelles au Darfour se battent, mènent un "combat de réaction". On les attaque et ils réagissent mais il n'y a pas forcément une idéologie politique derrière. Par contre, paradoxalement, pour revenir à cette question de "schizophrénie", on trouve dans l'opposition au gouvernement des islamistes proches de Hassan al-Tourabi qui était avant au pouvoir au Soudan et qui est quelque part à l'origine de l'idéologie défendue aujourd'hui par le gouvernement. Certains de ces islamistes, mais originaires du Darfour, se retrouvent dans les rangs de l'opposition et ce sont des gens qui, du coup, ont perdu toute légitimité et toute conscience morale car ils mènent une guerre qu'ils prétendent juste ou justifiée, mais eux-mêmes ont commis des exactions similaires dans le Sud.

Vous prenez soin d'indiquer que la question de l'ethnie est complexe et peu directement lisible, que la distinction est difficile entre les Arabes et ceux que l'on nomme "Zourga". La racialisation du conflit est-elle donc une manœuvre politique du gouvernement ou existe-t-elle vraiment comme problématique sociale au Darfour ?

L'idée de désigner quelqu'un comme étant un Africain plutôt qu'un Arabe est le résultat de l'idéologie gouvernementale récente au Darfour. Il y a depuis des siècles des Arabes et des Africains qui vivent au Darfour, mais la différence entre les deux n'avait pas vraiment d'influence sur la vie sociale. On peut considérer que les premiers occupants de la région étaient plusieurs populations africaines, puis les Arabes sont arrivés, et ont été au départ plutôt bien accueillis. Il y avait coexistence et ce jusqu'à l'arrivée du gouvernement. Puis le gouvernement a commencé à classer la population, à désigner untel comme étant arabe, untel comme africain, alors qu'en réalité la ligne entre les deux était une ligne imaginaire.

Du coup, le fait que le personnage d'Ibrahim considère l'antique sultanat Bleu avec l'esclavage comme la source des problèmes identitaires ne concerne pas le Darfour ?

Le Darfour a été inclus tardivement au Soudan, en 1916. Avant cela, le Darfour ne faisait pas partie de la sphère d'influence du Soudan, c'était un sultanat à part. L'histoire d'Ibrahim concerne l'histoire du Soudan historique, pas celle du Darfour. Il y a eu effectivement un esclavage qui faisait partie de l'histoire du Sultanat Bleu ou Sultanat de Sennar, mais qu'il faut différencier de la situation du Darfour, comme il ne faisait pas encore partie du Soudan. L'esclavage a bien eu une influence sur l'histoire du Soudan, mais pas sur la situation au

Darfour.

Qui sont les jenjawids ? Vous parlez de "groupe hétéroclite", vous dites qu'"ils se battaient pour une obscure raison". Certains sont étrangers. Leur motivation est-elle essentiellement économique ? Idéologique ? Sur quoi repose leur alliance avec le gouvernement ?

Le gouvernement lui-même a organisé l'arrivée des jenjawids en leur promettant des terres, en leur disant que s'ils tuaient et chassaient les gens de leurs terres, ils pourraient prendre leur place. Le Darfour est constitué de terres fertiles, avec beaucoup de ressources en eau, propices à l'agriculture et à l'élevage. Il y a aussi la richesse du sous-sol. Il y a donc certes un objectif économique, mais il est doublé d'un objectif idéologique. On en revient à l'idéologie islamiste et arabiste des Frères Musulmans qui veulent faire du Soudan une terre arabe et musulmane sans autre présence culturelle, en donc l'idée est d'effacer tout ce qui n'est pas arabe dans la région (tout le monde est musulman). Mais un jour, ce gouvernement tombera, il sera renversé et cela posera problème pour les jenjawids car, une fois qu'ils auront perdu le soutien du gouvernement (ils bénéficient notamment pour leurs opérations de couvertures aériennes etc.), ils seront affaiblis et le peuple pourra reprendre possession de ses terres. Autre hypothèse, un jour le gouvernement soudanais aura peur de ses propres alliés, qui pourront le renverser parce qu'ils n'ont pas forcément obtenu toutes les promesses qui leur ont été faites.

Il n'y a vraiment pas d' "africains" parmi les jenjawids ?

La question de l'identité au Soudan, le fait d'être arabe ou ne pas être arabe, est toujours une question très compliquée au Soudan. Les jenjawids se considèrent comme des arabes, et c'est cela le plus important. Après peut-être que dans les faits, ils ont des origines différentes, une histoire différente, une langue différente et qu'ils ne parlent pas forcément l'arabe. Mais ils promeuvent une identité arabe. C'est une contradiction que l'on peut nommer l'"arabité politique" et qui est très présente au Soudan. Cela est lié à la religion. En Islam, il y a un hadith, un propos, du prophète Mahomet qui dit que le Calife doit être arabe, mais, en plus de cela, issu d'une tribu particulière, celle de Quraych, qui était la tribu du prophète. Tout ça fait que les gens qui recherchent une certaine légitimité politique recherchent une certaine arabité. Il y a toute une série d'exemples historiques. Le Sennar, dont on a déjà parlé, était un royaume composé d'une alliance entre des Arabes et des populations africaines, mais tous les hauts responsables du royaume se revendiquaient tous comme appartenant à la tribu de Quraych. C'était une manière de légitimer leur pouvoir. De la même manière, des chefs africains se réclamaient comme étant Omeyyades [une dynastie arabe de califes qui gouverne le monde musulman de 661 à 750]... En gros, tout le monde veut toujours devenir arabe car ça permet de légitimer son pouvoir. Il y a des exemples encore plus concrets au niveau politique. [Pour n'en citer qu'un,] Sadeq al-Mahdi qui a joué un rôle très important dans la vie politique contemporaine du Soudan, tout le monde sait qu'il est d'origine nubienne, mais il sait que pour prétendre à une certaine légitimité politique, il faut être considéré comme un Arabe et donc il a créé une espèce de filiation qui lui donne des ancêtres arabes. Ce qui est intelligent dans ces démarches, c'est que si l'on contredit l'arabité d'une de ces personnes, cela devient quelque part une atteinte d'ordre religieux car ils prétendent toujours non seulement être des Arabes, mais aussi de la famille proche de Mahomet ou de son entourage. Donc on transforme ce qui pourrait être une attaque politique en une attaque de nature religieuse.

Même Omar el-Béchetir, le président actuel, prétend que ses ancêtres étaient des Abbassides [une dynastie musulmane qui règne sur le califat abbasside de 750 à 1258 et dont le fondateur, Abû al-Abbâs As-Saffah, est un descendant d'un oncle de Mahomet]. C'est même mentionné dans la version arabe de Wikipedia lorsqu'on tape son nom.

Curieusement, tous les chefs qui ont un certain pouvoir politique au Soudan descendent tous de la famille du prophète. Il y a pourtant d'autres ancêtres potentiels, des poètes, d'autres personnages de l'histoire arabo-musulmane, mais on ne descend jamais de ceux-là...

Les obstacles à la reconnaissance juridique de génocide ont longtemps concerné l'intentionnalité de l'Etat. Vous la martelez pourtant...

Les preuves sont là. Omar el-Béchetir est recherché par le Tribunal Pénal International. Il y a des vidéos dans lesquelles Omar el-Béchetir explique que les massacres ont été planifiés. Beaucoup de documents sont disponibles au tribunal de La Haye. Quand Omar el-Béchetir fait une visite à l'Etranger, il s'empresse de rentrer au Soudan car il sait qu'il peut être arrêté à tout moment.

A l'image de l'opération "Rwanda, écrire par devoir de mémoire" organisée par Fest' Africa après le génocide des Tutsi au Rwanda, y a-t-il urgence pour une prise de position commune des intellectuels et écrivains d'Afrique, et au-delà, sur la situation au Darfour?

Au Soudan, il s'agit d'une guerre idéologique menée par des personnes très habiles, les Frères Musulmans, qui sont responsables du chaos dans le monde arabo-musulman. Pour ce qui est de l'engagement potentiel des intellectuels africains, on ne laisse personne entrer au Darfour. Même les ONG, les associations caritatives. L'aide doit passer par Khartoum avec le risque de ne pas arriver, d'être pillée. Le Darfour est inaccessible pour les gens qui viennent de l'extérieur.

Si je vous parle du Rwanda, c'est parce que votre roman m'a aussi fait penser à ceux qui ont été écrits dans le cadre de cette opération, notamment par l'emploi de l'humour. Avez-vous ressenti la distance qu'il permet comme une nécessité pour aborder l'atrocité des faits, ou, pourquoi pas, comme une forme d'espoir possible, au sein même du désespoir ?

Je confirme ce que vous dites. On est obligé d'ajouter quelque part la dimension humoristique pour décrire ces événements, sinon on a tout simplement un rapport journalistique, un rapport des faits tels qu'ils se sont passés froidement. Il faut une dimension humoristique pour passer au-dessus, pour passer à travers.

Elara Bertho, 24 novembre 2016

Abdelaziz Baraka Sakin, Le Messie du Darfour



Abdelaziz Baraka Sakin

Il est des romans dont l'histoire elle-même est un roman. *Le Messie du Darfour* est de ceux-là. Publiés en Égypte et en Syrie, les romans d'Abdelaziz Baraka Sakin bénéficient d'une grande audience doublée d'une popularité importante. Son roman sur le conflit du Darfour, pourtant, ne circule que clandestinement au Soudan, son pays natal, puisqu'il est interdit de traiter de la question du Darfour au Soudan, même à travers la fiction. Or lorsqu'à la Foire du livre de Khartoum, il reçoit le prix Tayeb Salih, les autorités saisissent immédiatement ses ouvrages et *Le Messie du Darfour* est censuré. Abdelaziz Baraka Sakin vit aujourd'hui en Autriche où il a obtenu l'asile politique. Par un choix politique courageux autant que nécessaire, les éditions Zulma ont eu l'heureuse idée de confier la traduction depuis l'arabe à Xavier Luffin, rendant ainsi disponible en français une magnifique traversée épique, poétique, et parfois burlesque du Soudan contemporain.

« *Des spectres armés* »

Inspiré par l'histoire soudanaise, l'auteur se situe résolument du côté de la fiction – un Messie, Jésus fils de Dieu, sème le trouble en se prétendant prophète dans une région où il n'y a bien sûr pas de chrétiens – pour mieux interroger et dénoncer la politique contemporaine du chef d'État soudanais. Jamais nommé, c'est bien d'un réquisitoire contre Omar el Béchir dont il s'agit, ce dernier étant accusé de crimes de guerre et crimes contre l'humanité durant la « guerre civile » du Darfour par la Cour Pénale Internationale. De guerre civile pourtant, il n'est jamais question chez Abdelaziz Baraka Sakin tant il s'attache à montrer à quel point les identités sont des constructions de mots, des formes de langage, qui n'ont d'existence que pour servir des manipulations politiques et des intérêts personnels. Ainsi pour Sakin, c'est le gouvernement qui s'ingénie à faire passer « *la guerre du Darfour pour un conflit entre deux communautés imaginaires, ceux que l'on appelle les*

Arabes et ceux que l'on appelle les Zourga, les Noirs, or ces deux communautés n'ayant aucune existence réelle, il n'y avait pas de guerre entre eux » (p. 173).

L'auteur ne nie pas pour autant la violence des conflits qu'il décrit : il en démonte un par un les fils narratifs et les motivations fantasmées, en dévoilant comment le gouvernement a engagé des mercenaires – les si féroces *janjawids* – en leur promettant des terres et des pâturages pour leurs troupeaux, en échange du massacre des populations civiles fondé sur des prétendues différences ethniques. Pour l'auteur, il ne devrait pas y avoir de guerre entre Arabes et Noirs puisqu'il n'est pas possible de faire la différence entre les deux dans la majorité des cas. Prenant l'exemple du village de Khourbati dont est issue son héroïne Abderahman, Sakin retranscrit l'incrédulité des chefs lorsque les émissaires du gouvernement viennent annoncer la guerre entre factions :

« – *Mais qui sont ces Noirs ?*

Il leur expliqua qui étaient les Noirs, ce qui les rendit confus car tous les adjectifs utilisés pour les décrire correspondaient parfaitement à chacun d'entre eux » (p. 122)

En effet, les identités sont multiples chez Sakin, car elles sont faites de croisements, d'embranchements, de syncrétismes, de pactes scellés par des mariages et des chamelles, d'histoires imbriquées, et en aucun cas de différence raciale, de purisme islamiste, ou encore de couleur de peau.



« *Le cri des loups* »

La seconde cible du roman est le traitement médiatique de la guerre au Darfour, présentée par les Nations Unies, l'Union Africaine, et l'ensemble des médias – européens comme africains – comme une guerre « ethnique », et Sakin nie le fondement même du terme. L'une des scènes les plus poignantes du roman, dans le chapitre « Comment tante Kharifiyya perdit la foi », montre l'arrivée dans un village des témoins et experts internationaux, chargés d'enquêter sur les *janjawids* et sur leur possible coexistence avec les populations civiles. Ils rencontrent Tante Kharifiyya qui vient d'assister à la mort de son mari et de ses enfants, qui a survécu à des viols répétés des mercenaires et à une nuit passée seule attachée à l'arbre qui jouxte sa maison. Et ces émissaires extérieurs repartent sans arriver à échanger un mot avec elle. Tante Kharifiyya perdit la foi parce que Dieu laissa faire le massacre de sa famille, sans précipiter dans un gouffre les *janjawids* porteurs de désolation et, qui plus est, blasphémateurs. Mais aussi parce que l'indicible s'est produit – et elle ne peut rien en dire à personne.

Le gouvernement contrôle chacun des déplacements des journalistes et experts étrangers. Les médias sont muselés. Les témoins sont éliminés. Le langage est vicié. Derrière la perte de foi de tante Kharifiyya, c'est bien la question de la capacité du langage à dire l'horreur en période de dictature et de corruption des médias qui est posée. Dans un pays où le moindre mot mal accentué peut signifier la mort, parce qu'il trahit une appartenance ethnique suspecte — « *le critère de l'accent dépendait de l'humeur du janjawid* » (p. 78) —, le discours est réglé, millimétré, résolument orthodoxe : rien ne doit transparaître des intérêts politiques du gouvernement dans la guerre qu'il mène contre l'opposition politique. L'histoire officielle est, et doit rester, celle d'un conflit ethnique entre deux communautés qui ne pourront jamais s'entendre.

A propos de l'héritage du Sultanat Bleu, ce n'est pas autre chose que dénonce l'un des personnages principaux : « *Il savait bien que son jugement était sévère, mais il n'avait pas le choix, il ne pouvait approuver ou se montrer neutre, car l'Histoire n'était faite que des observations consignées par les hommes, et l'on a le droit en tant qu'humains de ne conserver de l'histoire que ce qui nous concerne, on a le droit aussi de ne pas croire ceux qui l'écrivent, il n'y a pas de liberté absolue dans ce qui est consigné, rien n'est plus vrai que ce que l'on voit de ses propres yeux, ce que l'on ressent, ce pour quoi on souffre tous les jours* ». Difficile, en effet, de rester neutre face à l'histoire officielle telle qu'est présentée au Soudan. Reste alors le domaine de la fiction, et Sakin s'en empare magistralement pour contrecarrer cette version gouvernementale.

« Un morceau de légende »

A l'instar du mari de Tante Kharifiyya qui refusa de fuir, et qui préféra chanter en accordant une dernière fois son *rebab*, pour contrer les forces gouvernementales :

« *Puisque c'est la volonté du gouvernement,
Partez, partez,
Quant à moi je resterai à jamais sur mes terres,
Car c'est là ce que craint le gouvernement,
Et ce dont rêvent mes ancêtres nuit et jour,
Partez, partez* » (p. 130)

A l'instar, donc, de ce merveilleux poète irréductible et intrépide, Sakin construit une vaste fable, ironique, émouvante, toujours subtile, pour opérer une contre-histoire du Soudan. Dans ce « morceau de légende », un Messie, se réclamant fils de Dieu, apparaît subitement et de manière inexplicite au Soudan. Il est entouré d'une multitude de fidèles, toujours plus nombreux, qui viennent le rejoindre sur le mont Oum Kardous, à l'Est de Nyala. Se côtoient, « *par un étrange hasard* » (p. 165), des personnages du nom de Marie, Joseph, Marie-Madeleine. Feignant de s'en étonner, le narrateur n'en raconte pas moins leur geste, avant d'avouer la supercherie géniale qu'est son texte lorsqu'il fait dire au Messie : « *C'est une métaphore, rien de plus* » (p. 169). Bien sûr que c'en est une, mais elle est d'une finesse et d'une drôlerie magistrale. La fiction se dénonçant comme masque, d'elle-même, il reste ensuite la beauté des traversées des personnages à travers un Soudan ravagé par les exactions et miné par la corruption. Polyphonique, le roman se veut donc une réponse masquée (fonctionnant par emboîtement de discours et de récits comme dans les *Mille et une nuits*) aux discours officiels soudanais, par la voix des différents personnages qui croisent le parcours du Messie.

La première de ces voix est l'une des plus étonnantes : il s'agit de celle d'Abderahman, une femme, comme son nom ne l'indique pas. Ayant juré de se venger des *janjawids* qui ont massacré sa famille, elle sillonne le Soudan, armée jusqu'aux dents, n'hésitant pas à vendre son corps pour atteindre son but : manger cru dix cœurs de ces mercenaires étrangers. Se choisir un nom d'homme, porter une cicatrice à la joue avec fierté, ne laisser à personne le soin de décider de sa survie, élire en un coup d'œil un mari et amant, traverser en cavalière solitaire le Soudan pour gagner les maquis : Abderahman est indéniablement une figure fascinante autant que paradoxale. Son amant qu'elle s'est choisie, Shikiri, se trouve compagnon d'armes d'Ibrahim Khidir, et ces deux voix racontent de manière croisée les enrôlements forcés lors de banals contrôles à des *checkpoint*, puis le passage de l'armée régulière vers les bases rebelles, l'attente dans les camps de réfugiés, les espaces intermédiaires des zones de surveillance internationale des conflits, la lutte contre les mercenaires nigériens... Ajoutons qu'Abderahman a été recueillie par Kharifiyya, qui se trouve également être la tante de Shikiri, et nous aurons esquissé une première ébauche de ce singulier portrait de famille. Tous se rallieront plus ou moins rapidement à la voie que propose le Messie.

La voix prophétique, pareille à celle de l'auteur, vient trouer l'espace lisse du discours autoritaire. Appelant à un au-delà d'elle-même, elle est porteuse d'espoir et rallie les populations ravagées par la famine et les frustrations. Tandis que les forces gouvernementales appellent à la division, le Messie prône l'alliance. Tandis que les soldats sèment la destruction, il appelle à chercher au fond de soi la Beauté. Ce n'est pourtant qu'un *homme ordinaire* : « *un homme comme tous les autres, comme il en existe des dizaines, vêtu d'une tunique qui fut blanche autrefois mais qui tendait maintenant vers la couleur de la terre sablonneuse, avec des manches courtes, l'arrière était couvert de plis, signe qu'il mettait toujours la même tunique et qu'il s'asseyait fréquemment. [...] Il était noir avec de grands yeux illuminés de blanc, un regard profond et puissant, les plus courageux qui parvenaient à le regarder dans les yeux en conservaient comme un goût d'eau de mer – l'un des janjawids assura même qu'il avait eu l'impression de se noyer en le regardant.* » (p. 150)

Il n'a rien, rien d'autre qu'une vieille tunique dont les couleurs ont passé. Il n'a pas d'attaches, pas de famille, pas de passé. Il n'a donc pas non plus d'ethnie – ce qui n'est pas le moindre des problèmes qu'il pose au gouvernement : comment, dès lors, le rattacher à un camp ? L'on ne saura rien d'autre de lui, hormis que son seul et unique don est la maîtrise absolue du Verbe : et l'on perçoit bien là l'ironie et le regard malicieux de l'auteur. Ce portrait de l'artiste diffracté en de si nombreuses voix est avant tout un éloge de la fiction, singulièrement en « temps de détresse » pour reprendre la formule d'Hölderlin. Car c'est de cela dont il est question lorsque le Messie, à l'initiale du roman, fait advenir le réel à partir du rien, ou plutôt donne une efficacité pragmatique au langage, dans cette parabole du corbeau :

« – La plume, c'est l'oiseau même.

Tandis qu'ils regardaient avec étonnement, il se mit à dessiner un corbeau sur le sol, puis il posa la plume à l'endroit approprié, et effectivement d'autres plumes se mirent à pousser à côté de la première, constituant ainsi tout le plumage du volatile, puis vinrent le bec, les pattes, les serres, jusqu'à ce que le corbeau apparaisse en entier. [...] Alors il dit au corbeau : « Vole. » Et l'oiseau s'envola » (p. 21)



Abdelaziz Baraka Sakin

Dans un entretien avec Virginie Brinker, Sakin raconte que le dernier chapitre intitulé « La procession » est récité publiquement dans des camps de réfugiés à proximité d'Al Fachir, au Darfour, parce qu'il est l'un des passages les plus heureux du roman, parce qu'il célèbre l'espoir, et surtout parce qu'il démasque les discours d'autorité que l'on veut imposer aux exilés. C'est cela, l'efficacité de la fiction me semble-t-il : en temps de détresse, rassembler provisoirement autour d'une voix. Même si le roman a ensuite été censuré et même si ces lectures publiques ont été rapidement interdites dans le camp, malgré tout cela, avoir fait que l'exil et la précarité aient cessé le temps d'un rassemblement autour d'une histoire qui sonnait juste. A la « *schizophrénie du spolié* » (p. 111), il n'y a rien qui puisse apparaître comme une quelconque consolation. Sakin suggère simplement la suggestion que la croix à porter, que façonne Joseph le charpentier tout au long du roman, nous est une souffrance commune, et que le discours de paix, seul, constitue une refondation possible du vivre-ensemble :

« La procession qui avait quitté la grotte s'enfonçait maintenant partout, traversant les terres désertiques et les steppes, les forêts et les vallées verdoyantes. Lorsqu'elle passait par les villages incendiés, les maisons renaissaient de leurs cendres, les puits empoisonnés retrouvaient leur eau potable, les arbres arrachés repoussaient, la vaisselle brisée se recomposait, les troupeaux, les oiseaux, les lapins sauvages, les loups, les écoles, les jardins, les mosquées, les rues, les nuages, tout redevenait comme avant » (p. 203)

Restent donc de la lecture des paroles prophétiques du *Messie*, le souvenir ému et célébré de Mahmoud Mohamed Taha – ce théologien libéral devenu indésirable pour le régime qui le fait exécuter en 1985 – et un grand nombre de scènes fortes qui s'associent dans la mémoire du lecteur pour former une succession de médaillons virtuoses : l'enrôlement forcé d'Ibrahim Khidir, le récit de tante Kharifiyya, la chevauchée d'Abderahman et son arrivée au camp du redouté Charon, la rencontre avec des « *spectres armés* » en plein désert, l'envol d'un corbeau créé magiquement à partir d'une plume par le Messie, la construction par Joseph le charpentier des croix du supplice devant les soixante six soldats à la solde du gouvernement, la grande procession de la grotte...

Abdelaziz Baraka Sakin, *Le Messie du Darfour*, roman traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, éd. Zulma, août 2016, 208 p., 18 €